

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

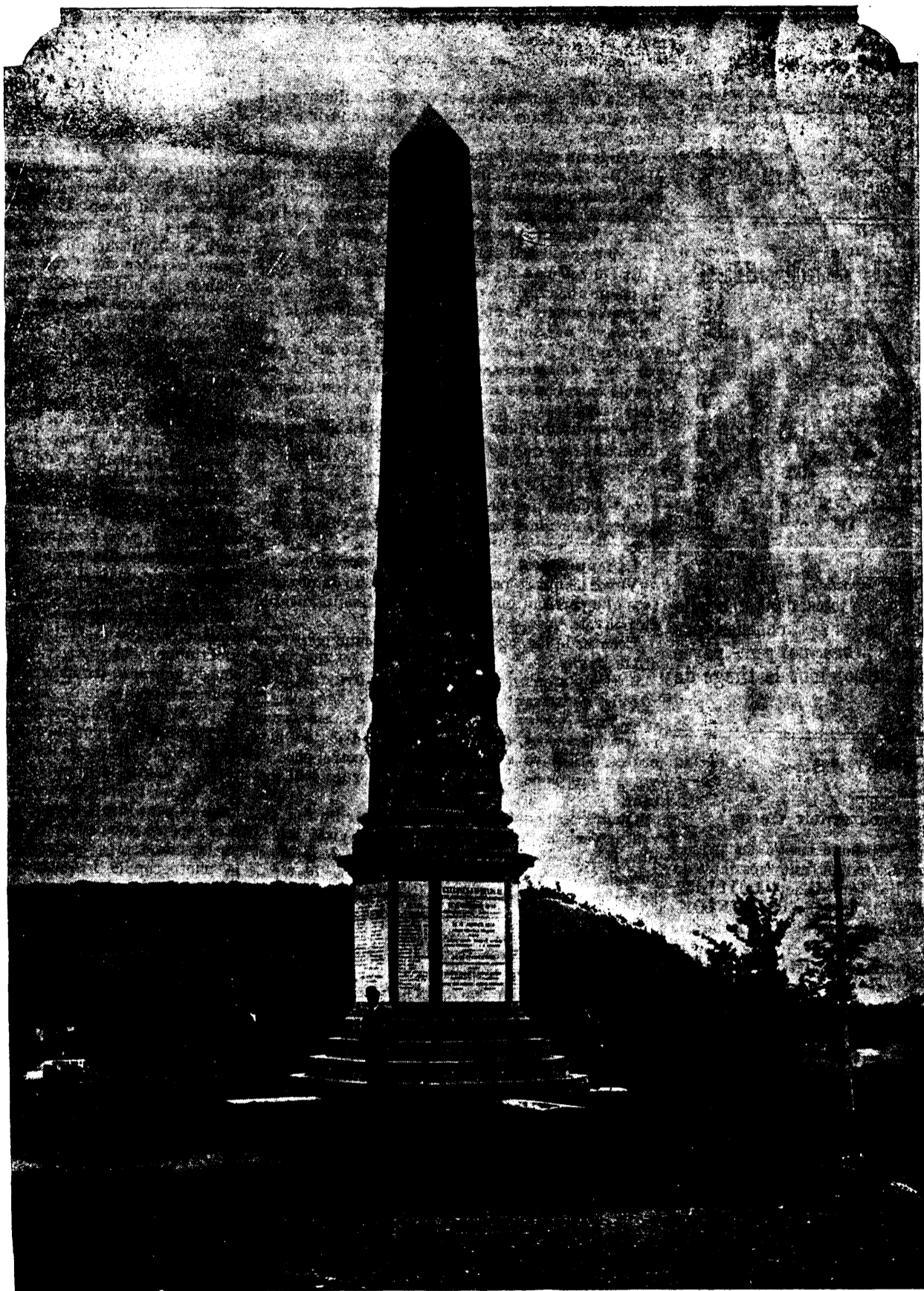
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 374.—SAMEDI, 4 JUILLET 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

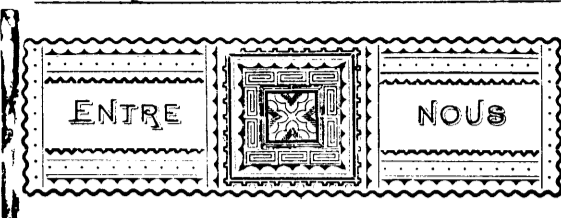


VUE DU MONUMENT DES PATRIOTES APRÈS LA DÉPOSITION DES COURONNES
LA GRANDE DÉMONSTRATION DU 21 JUIN AU CIMETIÈRE DE LA CÔTE-DES-NEIGES

Photographie J. N. Laprès—Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 JUILLET 1891



SOMMAIRE

TEXTE : A nos lecteurs.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A l'étranger, par A. d'Audeville.—Poésie : Un saule curieux, par Jean Rameau.—Nouvelle : Le crétin, par Gustave d'Eyzin.—Poésie : Ma voisine, par Gustave Nadaud.—Savoir lire, par Louise d'Alq.—Nos illustrations : Souvenirs du 21 juin 1891, par Jules Saint-Elme.—Contes de mon village (récits d'Alsace), par J.-B. Chatrian.—Physique : Machine oscillante pour élever l'eau (avec gravure)—Les bêtes curieuses : Un singe qui parle, par Fulbert Dumontel.—La légende de l'arbre de Judas.—Carnet de la cuisinière.—Feuilleton : Fleur-de-Mai, par George Pradel.—Choses et autres.

GRAVURES : La grande démonstration du 21 juin au cimetière de la Côte-des-Neiges : Vue du monument des Patriotes après la déposition des couronnes ; Croix déposée sur le tombeau d'Edmond Laveau ; Entrée du cimetière ; Chars de triomphe portant les couronnes offertes aux monuments des Patriotes et de Duvernay ; Monument de sir George-Etienne Cartier ; Monument Duvernay (côté est et ouest) ; Monument J. N. Bienvenu.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-dix-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN), aura lieu samedi, le 4 JUILLET, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION-SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre

AVIS AUX LECTEURS

Nos lecteurs voudront bien prendre note des quelques remarques suivantes qui sont faites pour leur avantage autant que pour le nôtre.

Si quelques-uns d'entre eux nous font des remises d'argent, qu'ils fassent connaître leur nom sans y manquer afin que nous puissions leur en donner crédit.

Lorsqu'on sollicite un changement d'adresse, il faut indiquer avec la nouvelle adresse celle qu'on avait auparavant, de telle façon que l'administration du journal puisse remplacer l'ancienne par la nouvelle.

En renvoyant le journal il est nécessaire de donner bien exactement son adresse, sans quoi l'envoi régulier est continué par nous, et pour cause.

L'ADMINISTRATION.

On me demande de parler de Chénier, le noble patriote tombé à St-Eustache sous les balles des soldats d'un gouvernement régulier mais oppresseur.

Le sujet est trop scabreux.

Vous avez lu ce qui s'est écrit à propos de la translation des restes de ce martyr de la liberté ; on en a constaté l'authenticité et chose incroyable il s'est trouvé des Canadiens-Français qui ont eu assez peu de tête et de cœur pour insulter la mémoire de la victime.

Vous n'ignorez pas non plus ce qui s'est passé au cimetière.

Tout cela est très triste et même humiliant, mais il paraît qu'il faut se soumettre et souffrir en silence.

C'était un rebelle, disent encore certaines gens, plus de cinquante ans après sa mort ; eh bien ! oui, c'était un rebelle, un révolté, aux yeux de la loi stricte, mais pour moi, je suis de l'avis de Dupuis : " On n'est pas un rebelle pour avoir résisté à la violence et à l'arbitraire."

Et Guizot n'a-t-il pas eu raison de dire : " Que de peuples n'auraient pas prodigué la rébellion si les gouvernements ne leur avaient mesuré la liberté avec une imprudente avarice ! "

Or, quand Chénier a pris un fusil n'était-ce pas parce que le gouvernement anglais refusait au peuple canadien les libertés dont il avait besoin pour vivre ?

On ne discute plus les hommes de 1837, on les admire.

* * Toutes les nations ont éprouvé le besoin d'une révolution à certaines époques, et quelques empires en auront prochainement.

La faute en est aux gouvernants eux mêmes.

Voyez ce qui se passe en Russie, où l'on ne constate que persécutions, tyrannie et abus incroyables du pouvoir.

Écoutez le langage que tient le jeune empereur d'Allemagne :

—Il n'y a qu'un maître, et ce maître c'est moi.

Puis, s'adressant aux soldats :

—Vous devez m'être dévoués corps et âme, vous m'appartenez et ne devez jamais discuter mes ordres. Si je vous ordonne de tuer votre père et votre mère, vous ne devez pas hésiter un seul instant.

Quand un peuple est gouverné par un fou pareil, il est justifiable de se révolter, j'irai même plus loin, je dirai que c'est son devoir de le chasser afin de remplacer ses doctrines horribles par l'application des principes justes et moraux.

Loin de moi la pensée de vous donner l'idée de faire une révolution ; nous n'en avons pas besoin, mais si nous sommes assez heureux pour pouvoir nous dispenser de recourir à ce moyen extrême, c'est grâce aux hommes qui l'ont employé, il y a plus d'un demi-siècle, et c'est un point qu'il ne nous faut pas perdre de vue.

Je ne vous parlerai donc pas de Chénier ; du reste l'ouvrage de M. L.-O. David est complet.

* * On ne parle que du Kinétographe.

Qu'est-ce que le Kinétographe ?

Voici comment s'exprime la *Science pour tous* à ce sujet :

" On a depuis plusieurs années le phonographe transportant la parole à des milliers de lieues ; on cherchait à ajouter à ce progrès électrique une nouvelle invention : entendre une personne à une grande distance était très beau, mais en causant avec elle on voulait la voir, on désirait plus, si on pouvait impressionner l'instrument de façon à reproduire dans la suite, à son gré, la voix, l'image et les gestes de la personne causant ou répondant, on aurait jusqu'à nouvel ordre tous les desiderata.

" Il semble aujourd'hui que ces desiderata sont

une réalité. M. Edison qui s'est fait un grand renom par ses inventions électriques, vient d'imaginer un appareil, le *kinétographe*, qui reproduit à volonté la voix, l'image, les gestes des personnes et cela, non point à un moment fixé, mais pendant toute une scène de causerie.

" D'après les renseignements connus, on peut induire, selon le journal le *Temps*, qu'il s'agit d'une combinaison nouvelle du phonographe avec les procédés de la photographie instantanée, imaginés pour l'étude des mouvements animaux par M. Marey, de l'Institut, et que les Américains attribuent volontiers à un certain Hemment, lequel n'a fait, pour le dire en passant, que les appliquer à l'étude des allures du cheval.

" En d'autres termes, le *kinétographe* utilise à la fois l'électricité et la photographie, pour reproduire simultanément les formes et les sons et donner en même temps l'illusion du geste et de la vie, par la succession rapide d'une série de photographies instantanées.

On sait que la physiologie française se sert, pour décomposer l'action animale, de plaques photographiques gouvernées par des mouvements d'horlogerie et qui permettent de prendre jusqu'à soixante ou quatre-vingts images distinctes par seconde, d'un lutteur, d'un escrimeur, d'un cheval au trot ou au galop. Ces images, transportées sur un même plan horizontal, donnent l'analyse du geste, de l'attitude, du mouvement visé. Faites-les passer rapidement dans une lanterne magique éclairée à la lumière oxyhydrique, le mouvement se reconstitue sous vos yeux en vous donnant l'illusion de la vie même.

" Supposez que le modèle ainsi reproduit soit un acteur parlant ou chantant et dont un phonographe a gardé les paroles ; supposez qu'à l'illusion de la lanterne oxyhydrique vienne s'ajouter celle du phonographe : vous avez le *kinétographe*.

" S'il faut en croire les feuilles américaines, l'appareil nouveau est déjà à ce point poussé que M. Edison peut recueillir une scène, un acte entier de drame ou d'opéra, avec ses décors, ses acteurs, sa musique, et reproduire le tout à volonté. Non seulement il vous montre un assaut de boxe, avec le mouvement des combattants et leurs jeux de physionomie, mais il vous fait entendre les coups. Pour prendre une pièce de théâtre, il suffit d'établir la machine sur une table, en face de la scène ; à peine le rideau est-il levé, qu'elle commence à fonctionner, enregistre tout ce qui se passe, à raison de quarante six images à la seconde et le garde pour la reproduction. Il suffit, à la fin de l'acte, de changer les cylindres photographiques et phonographiques. Qu'on développe ensuite les images et qu'on substitue une lentille de projection à l'objectif, on aura la reproduction exacte de ce qui c'est passé, formes, gestes et voix. Cette reproduction peut être transportée à volonté. Elle peut être répétée aussi souvent qu'on le désire et après un laps de temps quelconque. En un mot, c'est la photographie instantanée et simultanée des formes et des sons, applicable à une scène de la vie courante, de la vie parlementaire ou du théâtre.

" Le problème avait déjà tenté plus d'un inventeur. Ce qui a empêché de le résoudre jusqu'à ce jour, d'après M. Edison, c'est qu'on ne prenait pas les images avec une rapidité suffisante pour en pousser l'analyse jusqu'au point nécessaire. Après de longues recherches, il s'est arrêté au chiffre de quarante-six images à la seconde, comme le plus favorable à l'illusion. L'appareil est entièrement automatique ; il suffit de le monter comme une pendule ; il se met en mouvement, démasque son objectif, recueille les images, déroule ses cylindres, s'arrête et repart quarante six fois par seconde.

" A titre de spécimen des résultats obtenus, M. Edison a montré à un reporter l'image de son petit domestique en train de le saluer. L'enfant ôtait son chapeau, souriait, s'inclinait de la façon la plus naturelle, et le reporter s'est déclaré convaincu que la preuve était faite.

" S'il n'y en a pas d'autres, elle nous semble insuffisante jusqu'à plus ample informé, et nous faisons toutes nos réserves : M. Marey nous a fait voir depuis longtemps à la station physiologique d'Auteuil, des photographies successives de cou-

reurs et de sauteurs donnant l'illusion absolue du mouvement et de la vie. Ces admirables résultats ont été montrés, il n'y a pas deux mois, par M. Georges Demeny, à ses auditeurs de l'Institut libre d'éducation physique. Et l'on s'explique fort bien que la chose soit réalisable, quand on a vu sur une plaque de verre le même individu reproduit soixante fois dans une seconde, aux diverses phases de son mouvement, de manière à donner soixante images différentes qui se suivent à la file : de telle sorte qu'en faisant passer rapidement la plaque devant l'écran d'une lanterne le mouvement se trouve fidèlement recomposé.

« Mais reproduire, décomposer et recomposer un seul personnage, avec son attitude son geste, son mouvement, sa physionomie, sa voix,—est une chose : reproduire, décomposer et recomposer toute une scène de théâtre en est une autre. Nous ne disons pas que ce soit impossible,—tant s'en faut : nous demandons simplement à le voir, avant d'admettre que c'est fait et parfait. »

Lein Edison

A L'ETRANGER



Vous savez qu'aujourd'hui on expédie couramment de Norvège, à ceux qui aiment les constructions légères, des chalets suisses aussi confortables qu'authentiques, qu'on dresse et qu'on replie presque aussi facilement qu'un gibus.

Sans doute, il y a encore bien des perfectionnements à apporter à ces maisons démontables, qui ont déjà l'avantage d'être fort peu coûteuses ; mais avec la fertilité d'esprit dont font preuve les inventeurs de ce siècle, il n'est pas douteux qu'un homme à l'humeur changeante ne puisse d'ici peu dire à son valet de chambre, en s'éveillant le matin :

—Le vent est trop violent sur cette hauteur et les nuits sont trop fraîches ; Joseph, vous ferez descendre pour ce soir la maison dans un endroit mieux abrité.

Partant de cette idée qu'on transporte sans difficulté les chalets d'un bout à l'autre de l'Europe, un entrepreneur des Etats-Unis s'est dit qu'en sa qualité d'Américain il pouvait faire plus fort que cela, et simplement il a offert au comité d'organisation de la future Exposition universelle, d'acheter le Colisée, d'en numéroter soigneusement les morceaux à Rome et de les remettre en place à Chicago, comme font les enfants avec leurs jeux de constructions.

Peut-on prévoir quels bizarres projets germeront jusqu'au dernier jour dans les cerveaux américains, pour créer des attractions à leur exposition, baptisée par eux la grande foire du monde.

Notre homme estime à 200 millions les frais de cette petite opération, et déjà il a formé un syndicat de garantie qui représente cinq fois cette somme.

Quant à l'autorisation du gouvernement italien, on ne la met pas en doute. En France on est assez riche pour fermer l'oreille aux propositions des particuliers qui demandent à acheter l'Arc de Triomphe pour s'en faire un hôtel aussi bien situé que peu confortable. Mais en Italie, la misère du peuple et le déficit du budget ne permettent pas de rejeter à la légère de semblables propositions : on n'a pas tous les jours l'occasion de se défaire à bon prix d'un immeuble qui ne rapporte rien et dont l'utilité est d'ailleurs contestable.

Malheureusement l'Italie est en délicatesse avec les Etats-Unis et cela pourrait entraver les négociations.

Quelle figure ferait à Chicago le Colisée, sans le soleil radieux ni les nuits étoilées d'Italie ? C'est un détail dont les Américains n'ont cure.

Ce projet me rappelle la mésaventure d'un cer-

tain lord qui s'était enthousiasmé d'un écho, aux environs de Rome. Cet écho, produit par les ruines d'un vieux château, répétait tout ce qu'on lui confiait aussi fidèlement qu'un concierge et mieux qu'un phonographe.

L'Anglais paya les ruines plus cher qu'une maison neuve, fit dresser des plans nombreux, numérotait les pierres et transporta le tout dans ses domaines. Mais effarouchée par ces opérations barbares et trop modernes pour elle, la nymphe Echo s'enfuit et ne reparut plus.

* *

Naturellement Edison compte se surpasser à cette grande foire du monde. Il annonce que par une heureuse combinaison de photographie et d'électricité, il arrivera à reproduire devant un spectateur assis dans son salon, non seulement les gestes, mais l'expression du visage et le moindre mouvement des muscles du chanteur ou de l'acteur, ainsi que les couleurs des costumes et des décors, tandis qu'on entendra distinctement les paroles.

Une représentation du *Canard* d'Ibsen me paraît indiquée pour la première audition. Edison nous a déjà fait voir tant de choses qu'il ne faut jurer de rien. Pourtant il est permis de croire que cet homme sérieux aime à plaisanter à ses heures, pour se détendre l'esprit.

* *

Parmi les inventions qui surgissent chaque jour, il faut avouer qu'il en est de bien saugrenues.

Un journal russe annonce par exemple la merveilleuse invention d'un ingénieur de Varsovie qui, pour éviter les accidents de voiture, a imaginé une bride spéciale, au moyen de laquelle le cocher peut immédiatement dételer ses chevaux emballés.

Outre que le procédé n'est pas nouveau, il semble remarquablement favorable à la multiplication des accidents. Ce système peut être rassurant pour les gens qui aiment à se promener en voiture avec des chevaux difficiles, mais les promeneurs inoffensifs, qu'iront renverser les chevaux sans entraves, sont vraiment traités là, à tort, en quantités négligeables.

Les Anglais, eux, ont eu l'idée d'employer les distributeurs automatiques à la vente des livres dans les wagons de chemins de fer.

L'ennui est lourd en voyage, on se laisse tenter par une offre alléchante, on dépose la somme demandée, et l'on reçoit le livre qu'on a déjà lu la veille, ou l'*Histoire des collisions célèbres*, ou bien le *Paradis perdu*. Belle distraction !

* *

Un homme prudent qui ne se laisserait pas attraper de la sorte, c'est le nouveau roi du puissant Etat noir de Ségou.

A la place d'Ahmadou, ce prince qui n'a d'autre excuse que son nom pour avoir rallumé la guerre dans son pays, le colonel Archinard dut installer un souverain plus inflammable.

Les sujets dont on peut faire des rois sont rares là-bas, et l'on y prend ce qu'on a sous la main.

Or, le colonel n'avait à ce moment qu'un certain Mademba, indigène entré comme contrôleur au service des télégraphes du Sénégal, à qui décemment il pouvait offrir la couronne.

L'employé se laissa tenter, mais faisant preuve d'un prévoyance qu'on aime à rencontrer chez un pasteur de peuples, en même temps que d'une profonde connaissance de l'instabilité des grandeurs humaines, il stipula dans son acceptation qu'il resterait inscrit au cadre des postes et télégraphes.

Il doit donc être porté sur les listes du personnel comme employé en mission particulière détaché au trône de Ségou.

* *

Les journaux de Paris et de province étaient remplis de détails horribles, la semaine dernière, sur la triste fin d'un remarquable savant, le Dr Kunckel d'Hercule, martyr de la science, mort étouffé par les sauterelles, en Algérie.

Le *Petit Journal* avait reçu de son correspondant une dépêche de deux lignes, et là dessus tous les journaux sérieux avaient publié leurs *dépêches particulières*, indiquant l'heure et le lieu de la catastrophe, et précisant les faits horribles : pluie de sauterelles, ciel obscurci, lutte désespérée, barbe et cheveux dévorés, ainsi que la cravate en alfa, détail épouvantable, enfin, sur un monticule d'acridiens tués par lui, la mort du savant vaincu par le nombre.

Tout les cœurs se sont attendris ! S'il est dans l'ordre des choses que les savants mangent les bêtes et les dissèquent pour les mieux connaître, il est monstrueux de voir les bêtes oublier le respect dû à la science au point de dévorer un savant, sans égards même pour sa cravate.

Tout compte fait, la science n'a pas à prendre le deuil. L'erreur vient du correspondant du *Petit Journal* qui avait pris au sérieux un article humoristique d'une feuille algérienne.

A. D'AUDEVILLE.

UN SAULE CURIEUX

Jean Rameau, le poète exquis, dont la réputation grandit chaque jour, va faire paraître à la librairie Savine (Paris) un nouveau volume de vers, d'où nous détachons la charmante pièce que l'on va lire :

Un saule triste et moussu
A l'échine irrégulière,
Comme un grand vieillard bossu,
Se penche sur la rivière.

Ses racines aux gros nœuds,
Lamentables, mi-séchées,
Sur le talus sablonneux,
Ont l'air de mains accrochées.

Et le sommet de son tronc,
Dont les rameaux se flétrissent,
Semble un gigantesque front
Où des cheveux se hérissent...

O vieux saule courbattu,
Que ta pose est singulière !
Pourquoi donc, pourquoi t'es-tu
Tant penché sur la rivière ?

Fût-ce pour voir, un matin,
Un vol bleu de demoiselles,
Dans un froufrou de satin,
Se poursuivre à toutes ailes ?

Fût-ce, en quelque soir nacré,
Pour guetter, sur l'eau pâle, une
Fleur de nénuphar sacré
Qui s'entrouvrirait sous la lune ?

Fût-ce en quelque nuit lilas,
Où Vénus, l'incarnadine,
Se mirait sur les flots las
Qui fredonnaient en sourdine ?

Non vieux, saule au chef branlant !
Tu dus voir, je conjecture,
Pour attraper dans le flanc
Une telle courbature,

Un tableau plus sérieux
Que de nénuphars moroses,
Et plus beau que tous les cieux
Pleins d'astres blancs, bleus ou roses !

Ce fut, sans doute, Lison,
Ou Margot, la lavandière,
Qui trempait le bout de son
Pied menu dans la rivière.

JEAN RAMEAU.

—La langue des femmes est leur épée, et elles ne la laissent jamais rouiller.

La timidité est bien plus souvent l'effet de l'amour-propre que d'une modeste défiance de soi-même, et ceux-là ne doivent point se sentir embarrassés dans le monde, qui y vont avec une simplicité et une bienveillance naturelles, sans prétention et sans ambition, n'ayant rien à demander et ne voulant être que ce qu'ils sont réellement.

NOUVELLE

LE CRETIN

A M. LE BARON DE POLINIÈRE

Tout est calme dans la nature,
Les flots sont d'azur comme l'air,
Et le Rhône roule son murmure,
Des Alpes blanches à la mer.

P. DUPONT.—LE PERCHERON.



Des les premiers jours de printemps, lorsque le tapis vert des prés se diapre de primevères, de pâquerettes et de boutons d'or ; quand les buissons fleuris de lilas et d'aubépine embaument les brises tièdes et que les hirondelles reviennent au nid natal, je guettais avec impatience le passage de ma tante Jeanne. Car, tous les ans, à cette époque, quittant la ville enfumée, elle allait s'installer, pour toute la belle saison, à sa maison de campagne de Seyssuel, et elle me cueillait au passage, m'arrachant ainsi au labeur scolaire si dur à la prime enfance, — j'avais alors huit ans — aux gronderies méritées, au devoir mal fait qu'il faut recommencer, et au *pensum* final.

Enfin, il venait ce jour tant désiré. On me huchait sur une lourde carriole, au milieu de la batterie de cuisine, de la literie supplémentaire, à côté du vaste panier où miaulait exaspérément la chatte "Minette," arrachée au confort des moelleuses siestes au coin du bon feu de cheminée.

Miaule ! pensais-je au-dedans de moi, miaule vilain matou ! Miaule, pendant que je chante toutes les chansons qui voltigent dans ma tête, à l'unisson des joyeux pinsons, des merles moqueurs que le beau printemps remet en gaité.

— Sois bien sage, avait dit la mère au départ ; sois bien sage, avaient répété les sœurs aînées et sérieuses — trop sérieuses, hélas ! — Amuse-toi bien, me disait tout le long de la route la bonne tante Jeanne, et surtout ne te déchire pas, ne gâte pas mes fleurs, ne galoppe pas dans les plates-bandes."

Oh ! alors, je l'aimais bien, la tante Jeanne, et avant d'y être arrivé j'aimais bien aussi sa campagne de Seyssuel, dans laquelle je me promettais, depuis les cerises jusqu'aux vendanges, tant de gambades de jeune chien et tant de cueillettes friandes dans le verger !

Ce n'était certes pas une villa que cette campagne, non plus un de ces pavillons pimpants ou de ces chalets pittoresques que les bourgeois cossus s'offrent aux environs des villes ; avec le jardin peigné comme un parterre de square et le petit jet d'eau ridicule, dans une cuvette, en face du peron. Non ; c'était au bas d'un coteau abrupt et rocailleux, au-dessous des vignes que dore le soleil couchant, une maison agreste, aux contrevents verts, derrière laquelle s'abritent les hangars à pressoirs, les celliers pleins d'ombre et la modeste demeure du vigneron Jean Claude.

Flanquée de deux terrasses en prolongement, plantées d'accacias en boule où, pendant les chaudes journées, les cigales mènent un concert assourdissant, elle surplombe une seconde terrasse en pente douce qui est le jardin et le verger.

Là, toutes les fantaisies de Flore prennent leurs ébats, timides d'abord avec la violette, la jacinthe et la tulipe, puis pressées, tumultueuses, débordantes dans le plein été, à ras de terre, en arbrisseaux, en gerbes, en arbustes, grimant désordonnées aux fentes des murs, au tronc des arbres fruitiers. Quant à cette seconde terrasse, elle est soutenue par un mur, coupé de tonnelles d'ombrage et domine le chemin de halage qui longe le Rhône.

Le Rhône ! Non pas le Rhône impétueux, dont les flots écumeux courent vers la mer qui va les absorber, mais un Rhône accalmi dont l'ombre présente un miroir toujours uni et toujours vert ; un bras du Rhône, car, en face de la propriété s'étale une île bordée de saules à la ramure tom-

bante, plantée par le milieu de peupliers se balançant sous le souffle de la brise comme un store mouvant.

Lorsque j'arrivai dans cet Eden, rêve de mes veillées d'hiver, interrupteur obstiné de mon devoir à faire et de ma leçon à apprendre, les éris qui étalent leurs calices aux flancs des murailles, les lilas jaillissant des haies touffues, les cerisiers et les pommiers en fleur du verger, les pêcheurs chargés de bouquets roses et les amandiers tout blancs, plantés ça et là dans les vignes, envoyaient leurs parfums balsamiques à l'île d'en face ; et celle-ci, en personne bien élevée, ne voulant pas être en reste de politesse, renvoyait au coteau radieux les sourires et l'ondoiement de sa ramée verdoyante, le chant de ses oiseaux et les senteurs amères des saules de ses bords.

Oh ! que le Rhône avait bien raison de ralentir son flot, de musser paresseusement, et de jouir du spectacle avant d'aller se perdre dans l'inconnu de la Méditerranée !

Puis, tout près, sur la gauche, l'île finissait en une pointe sablonneuse ; l'horizon s'ouvrait tout grand, le Rhône courait en développant une vaste nappe, étincelante sous les feux du soleil, et disparaissait en une courbe gracieuse ; et comme fond de tableau, là-bas, prolongeant ses quais le long du fleuve, étageant ses maisons aux flancs de ses collines, *Vienna*, la vieille cité gallo romaine. Au soleil couchant, les derniers rayons incendiaient les fenêtres des façades ; la nuit venue les réverbères des quais se reflétaient en gerbes lumineuses dans l'eau, tandis que d'autres piquaient les collines de points brillants comme fait une légion de vers-luisants dans le gazon des talus.

Et, pour jouir de ce paradis, je n'étais pas seul. J'avais d'abord ma bonne tante Jeanne qui ne me donnait d'autre corvée que de m'asseoir sur ses genoux, et de lui lire une petite heure durant, quelque joli passage de beaux livres chargés d'images : "Robinson Crusô, La France militaire, Les hommes célèbres, etc." ; puis sa servante Suzette, délutée au possible, toujours un gai refrain aux lèvres et une main leste pour m'habiller en deux temps, trois mouvements ; pour m'administrer une bonne petite taloche amicale lorsque je revenais déchiré au logis et me punir de la peine que je lui donnais à raccommoder mes hardes, en confectionnant à mon intention des tartes, des marmelades et des crêpes absolument inédites.

Et puis, j'avais ma petite amie Rose, de mon âge, fille d'un de nos voisins vigneron ; elle venait avec l'autorisation de la tante, faire paître ses chèvres dans les chemins des vignes. Je l'accompagnais alors, je courais après les chèvres, pour ramener ces gourmandes qui s'écartaient par trop à travers les cépées ; je secouais les arbres fruitiers pour en avoir des cerises, desabricots dorés, des prunes, des pêches, selon la saison ; de quoi nous faisons de délicieux goûters, mollement étendus sur l'herbe, à l'ombre de quelque grand noyer.

Je la vois encore, toute brune de peau et de chevelure, avec ses grands yeux sérieux et sa bouche rouge, mignonne et riieuse, qui ne s'entreouvrait que pour faire étinceler ses dents blanches comme des amandes fraîches. Chère Rose ! bonne et aimante, un peu timide, mais si gracieuse par sa timidité et si tendre dans ses moindres paroles. Nous faisons ensemble des projets d'avenir, de cet avenir qu'entrevoient les enfants et qui ne va pas bien loin dans le vaste horizon de la vie qui s'offre à eux : "Nous jouerons toujours ensemble ; comme cela, tous les ans." Elle, elle voulait apprendre le crochet, et alors elle me ferait une belle bourse en soie pour y mettre *mes argents*. Moi, je ne voulais pas être moins généreux et je lui disais : "Rose, lorsque j'aurai ta belle bourse, hé bien ! je n'achèterai plus jamais de gâteaux ; non plus du tout ! Et de tous mes sous économisés dans ta belle bourse, je t'achèterai... devinez quoi ? Un beau foulard rouge, avec des broderies blanches aux coins, comme on en voit aux belles filles qui vont danser *aux vogues* de la vallée." Un foulard ! Hé oui, vraiment un foulard. Mon imagination ne pouvait rien inventer de plus beau qu'un foulard rouge.

Ah ! rêves d'enfance ! printemps de la vie ! Comme vous revenez fleurir bon aux lourdes années de l'âge mur, lorsque tout s'est écoulé, sous

les souvenirs amers !

Tout en haut des vignes, sur un petit plateau ombreux, avec des prairies chargées de pommiers que contournent des bois de châtaigniers, dont la branchée protège maintes sources jaillissantes sous la mousse drue, il y avait un *mas* de cinq à six fermes. Dans l'une d'elles, habitait une famille de Savoyards qui avaient amené de leur pays, un parent, un de ces affreux *crétins*, à double goître pendant sous le menton ; espèce commune alors, mais que d'énergiques mesures d'hygiène et de police ont fait à peu près disparaître. La famille des *Grandjean* n'avait pas voulu se séparer du pauvre idiot ; braves gens, ils avaient, de chez eux, conservé cette superstition, bien heureuse pour ces dégradés, que de les abandonner, les confier à un hospice : Ça porte malheur." Mais d'un autre côté la cupidité du paysan se révèle toujours, prête à profiter de tout, même de la charité. Les années n'avaient pas été heureuses pour les *Grandjean* ; aussi envoyaient-ils leur crétin, leur *José*, un bâton noueux à la main, une double besace de toile bise sur l'épaule, mendier dans les habitations de la vallée et jusqu'aux faubourgs de la ville. Moitié par compassion, moitié par hâte de se voir débarrassés de cette apparition bestiale, à la bouche baveuse, au rire grimaçant, les gens donnaient vite, très vite, qui des sous, qui des vivres, et refermaient leur porte. Amplement pourvu, la besace pleine, le *José* reprenait la route du plateau et avant de s'y rendre faisait sa dernière quémande chez ma tante. C'était moi qui était chargé de remettre au crétin l'aumône, accueillie par lui de son immuable rire hâbété. Ma petite amie Rose se trouvait presque toujours là, mais instinctivement, dès qu'elle voyait le crétin, elle poussait un petit cri de frayeur, et tremblante elle allait se cacher derrière les jupes de la tante ou de Suzette. Nous la plaisantions sur sa crainte ; nous voulions que de ses petites menettes brunes elle allât porter au *José* l'obole qui lui était destinée ; on lui criait : "Mais va donc, petite bête ; tu le vois bien, il n'est pas méchant ; il ne te mangera pas." Rien n'y faisait ; tant que le crétin était là elle ne sortait pas de derrière les jupes, et alors même qu'il était parti elle restait toute attristée. La délicate créature qu'elle était ne pouvait ouvrir et donner son âme qu'au bon et au gracieux et éprouvait au superlatif l'horreur du laid, du monstre.

Comprenait-il cela le "José" ? C'était à croire ; tellement, en s'en allant, il lançait un regard haineux et féroce à la petite Rose.

Du reste, tout le long de la route, les enfants lui en faisaient de cruelles, lui lançant des pierres, lui criant : "Hé José ! te voilà José ? maudit *plumeux de volailles*" Plumeux de volailles ? Ce sobriquet lui était venu de ce que plusieurs fois on l'avait surpris derrière les haies ou contre les murs de clôture, tenant entre ses genoux un malheureux poulet dont il s'était emparé, le plumant sans merci tout vif, et riant à se tordre lorsque le pauvre volatile, échappé de ses mains, courait ridicule et déplumé rejoindre sa basse-cour.

Nous touchions au temps des vendanges... et à la fin de notre idylle. Déjà, sous les pampres, on découvrait des grappes de raisins mur ; et par le beau soleil de septembre qu'il faisait, on pouvait prévoir que ce serait pour bientôt la grande fête du vin nouveau, les chants des vendangeuses et des robustes porteurs dans les vignes, la grasse soupe au fromage, le soir, sous les tonnelles, le long des tables sur lesquelles le *vin doux* le vin nouveau, jaillit écumeux des brocs de grès.

Un après midi, j'accompagnais Rose et ses chèvres, et le hasard nous conduisit au pied du grand noyer qui ombre un petit plateau rocailleux au bas des vignes, tout au-dessus de la Grande Roche. Elle est ainsi nommée parce qu'elle est taillée à pic, éventrée par les coups de mines des carriers et fait un précipice de cent pieds, au bas duquel les blocs de pierre s'entassent en amas anguleux. Sa lèvre est garnie d'une moustache d'arbustes et de plantes aux rameaux tombants, dans lesquelles les chèvres de Rose faisaient miracle d'équilibre et assaut de gourmandise.

Ma petite amie s'était assise à l'ombre du grand noyer et se tressait une couronne de petits œillets rouges et de mauves violettes ; elle voulait en parer sa brune chevelure pour me faire honneur, la coquette. Et moi, qui tenais à mériter ce doux hommage, ayant mis dans le fond de mon chapeau de paille quelques feuilles de vigne, je courais à travers les buissons des rochers, grapillant de-ci, de-là, ces belles framboises sauvages, noires et trilobées, veloutées et savoureuses, dont elle était... pardon ! dont nous étions si friands.

Tout à coup, un grand bruit se fit au dessus, dans la montagne ; des cris aigus, un tapage de course affolée, tout cela dévalait sur nous. Les petits pâtres du plateau de là haut avaient surpris le "José," tapis derrière une haie, plumant avec rage une pauvre dinde. Ils lui étaient tombés dessus à coups de bâtons ; puis, le crétin s'enfuyant, à coups de pierres, dont une l'avait atteint au front, lui faisant une blessure d'où le sang coulait à flots. Il avait voulu d'abord se réfugier chez les *Grandjean*, mais les pâtres lui barrant le chemin, il fit volte face et prit au galop à travers les vignes, trébuchant contre les échelas, faisant rouler les pierres sous ses pas et les sentant se précipiter après lui entre ses jambes ; toujours aveuglé par le sang qu'il perdait et assourdi par les huées des pâtres qui le poursuivaient.

Comme une trombe, il déboucha devant le grand noyer. Rose, en le voyant, se dressa effarée, m'appelant à son secours. J'étais bien loin, néanmoins j'accourus et j'arrivai... juste à temps pour voir l'horrible crétin qui, ayant saisi ma petite Rose par la taille, puis par les pieds, lui fit faire trois ou quatre tours en l'air et la précipita par dessus la Grande Roche en hurlant : "Hou !"

Au même instant, tous les pâtres étaient là, et notre vigneron Jean Claude ; le "José" était saisi et terrassé, étendu sur le gazon, rageant et écumant.

On se pencha au-dessus de la roche et tout au bas, fracassé par le tranchant des pierres, on vit, étendu sans vie, le corps de Rose. D'une de ses mains elle tenait convulsivement une couronne d'œillets et de mauves !

Peu s'en fallut que le "José" ne suivit le même chemin ; les petits pâtres voulaient en finir avec ce monstre. Un mot de Jean Claude les calma :

—Non, non, pas de cela, les enfants, la guillotine sera bien meilleure pour lui.

La guillotine n'est pas pour les fous, les inconscients ; le José fut enfermé dans un asile d'aliénés.

Quant à Rose, hélas ! deux jours après, un cortège de petites filles, habillées de blanc, de parents et d'amis en deuil, grimpa le chemin tournant des vignes, suivant un petit cercueil couvert de fleurs agrestes. Aux pentes d'un coteau, éclataient les chansons joyeuses des vendangeurs qui faisaient leur première journée, précédant ainsi, par une cruelle ironie, les chants funèbres de l'Eglise. Elle fut mise dans une petite fosse. Là, elle jouit du repos éternel qu'elle a conquis au printemps de la vie, dont elle n'a connu que les sourires. Elle doit être bien, là-haut. Sa tombe disparaît depuis longtemps sous les hautes herbes ; mais elle doit bien dormir son grand sommeil dans cet humble cimetière de village, qu'abrite le clocher moussu de la paroisse, qui étale en pente ses tombes rustiques, s'inclinant vers la vallée profonde, verdoyante et lumineuse, au fond de laquelle,

Le Rhône roule sans murmure
Des alpes blanches à la mer.

GUSTAVE D'EYZIN.

Montréal, juin 1891.

OCCASION

Une belle statue de Madone en ARGENT MASSIF, à vendre : hauteur, un mètre, et un demi-mètre de circonférence ; étant une copie de la statue de la Piazza d'Espagne, à Rome : valeur réelle 5,000 francs, ayant appartenu à S. S. le pape Pie IX, ainsi que plusieurs autres reliques de feu le comte T. Filippini Ronconi.

Pour renseignements, écrire à L. de P., bureau du MONDE ILLUSTRÉ, 40, Place Jacques-Cartier, Montréal.



MA VOISINE

Tous les matins, je vous vois
Et j'entends de votre voix
La mélodie argentine ;
Au doux bruit de vos chansons
Vous éveillez vos pinsons.
Bonjour, ma voisine.

Si vous demeurez si haut,
Sans doute c'est qu'il vous faut
De l'air pour votre poitrine ;
Et, sans fatiguer vos yeux,
Vous pouvez travailler mieux.
Bonjour, ma voisine.

Vos doigts courent diligents
Sur la soie aux tons changeants,
Sur la blanche mousseline,
Vous n'en conserverez rien ;
L'indienne vous va si bien !
Bonjour, ma voisine.

Ils ne sont pas faits pour vous
Les bahuts, ni les bijoux.
Ni les vases de la Chine.
Votre opulence est ailleurs ;
Venez arroser vos fleurs.
Bonjour, ma voisine.

Ne croyez pas le miroir
Qui dit que votre œil est noir,
Et que votre taille est fine ;
Comment peut-il le savoir,
Si vous n'allez pas y voir ?
Bonjour, ma voisine.

Le jour se met à baisser :
Les plaisirs vont commencer,
Et la ville s'illumine.
Faites des rêves heureux ;
Gardez-vous des amoureux.
Bonsoir, ma voisine.

GUSTAVE NADAUD.

SAVOIR LIRE

—Savez-vous lire ?

—Quelle plaisanterie !

—Oui, je vous entends ! vous connaissez vos lettres, vous les assemblez, en un mot vous déchiffrez l'écriture depuis votre enfance, mais c'est là le début.

—Ah ! vous voulez dire si je prononce bien, si j'accentue, si ma diction est bonne ?

—Non, ceci concerne uniquement la lecture à haute voix. Il y a trois parties dans la science de la lecture. La partie élémentaire, qui consiste à déchiffrer l'écriture imprimée et autographique, la partie orale, qui est pour autrui et concerne la diction, les intonations à donner, la ponctuation si importante ; il y a des personnes qui relèvent la syllabe finale, impliquant ainsi une sorte de chant monotone à leur lecture, c'est assommant ; d'autres qui nasillent, qui annoncent, qui bredouillent, et surtout qui ne ponctuent pas, qui lisent tout sur le même ton. J'affirme que les personnes qui ne ponctuent pas en lisant et ne donnent pas d'expression à leur voix ne comprennent pas, ne sentent pas ce qu'elles lisent. Certes, il y a des lectures à haute voix bien ennuyeuses à faire ; par exemple celles de courriers financiers, ou d'articles d'économie sociale et politique, qu'un papa fait faire par sa fille de quinze ans, qui n'y comprend rien et qu'elle lit en songeant à son carnet de danse !

La diction ne concerne que notre auditoire, car, lorsque l'on lit des yeux, on ponctue naturellement, on accentue en dedans de soi. Une personne qui a une extinction de voix lit tout de même très bien pour elle seule... n'est-il pas vrai ?... La troisième partie de la science de la lecture...

—Est de bien choisir ? De ne pas lire de mauvais livres ?

—Bien choisir ses livres, certainement est une

excellente qualité ; quant aux mauvais livres, il vaut mieux être tel qu'il n'y en ait pas pour nous. Un grand esprit dont le nom m'échappe l'a dit avant moi, "il n'est pas de mauvais livres où je ne puisse trouver une moralité." C'est vrai. Il n'y a pas de mauvais livres, il n'y a que de mauvais lecteurs ; un esprit mal tourné saura trouver du mal dans le livre le plus édifiant, j'affirme même qu'il y en a souvent davantage ou du moins il inspire de plus mauvaises pensées. Pourquoi ? parce qu'on ne sait pas lire. D'abord comment faut-il lire les romans ?

Nous allons nous occuper, pour commencer, de ce genre de livres, parce que c'est celui qui préoccupe le plus la catégorie de mes lectrices. Le roman est considéré, je ne le dirai pas à tort, mais parce qu'on ne sait pas le lire, comme un livre vicieux ; il est inutile, peut être, mais il est moins pernicieux que l'histoire, car nous avons la ressource de croire des fictions le mal qu'il nous montre, tandis que nous ne doutons pas de la véracité de l'histoire.

Mais comment les jeunes filles lisent-elles un roman ? Elles parcourent les premières pages rapidement ; elles cherchent les dialogues, les scènes pathétiques et passionnées, les alinéas courts, tandis que les descriptions, les raisonnements occupant de longues pages non coupées sont sautés, et enfin et surtout, elles courent au dénouement ! Mais le dénouement hélas ! c'est précisément ce qui est faux dans le roman, ce qui est arrangé par l'écrivain, non même au gré de sa fantaisie, mais de façon à complaire à son lecteur.

En effet, comment procède un romancier ? Il est frappé par des épisodes, par des scènes, par des caractères. Il les exprime, il les décrit, il les reproduit puis, ensuite il cherche à les relier ensemble ; il a d'abord forcément suivi des modèles d'après nature qui l'ont inspiré. Donc, il y a du vrai, beaucoup de vrai dans les romans, les romans de mœurs, les études ; mais à un moment donné, le modèle échappe à l'observateur ; alors il est obligé d'inventer, alors ce n'est plus la réalité ; puis il faut un dénouement qui plaise. Il n'est pas permis de laisser le lecteur sous une mauvaise impression ; aussi, un lecteur expérimenté est parfaitement tranquille sur le sort des héros de romans ; il sait bien qu'il seront sauvés, récompensés ; s'ils ne l'étaient pas, le lecteur serait mécontent et jetterait le livre. Prenons pour exemple un petit roman qui vient de paraître.

Violette Mérian, l'œuvre nouvelle d'Augustin Filon, l'éminent critique littéraire de la *Revue Bleue*, qui attirera l'attention par des mérites différents de ceux qui ont fait le succès des *Amours anglais* et des *Contes du centenaire*, est l'étude d'une âme et l'histoire d'une vie se déployant au milieu d'une succession de scènes très simples, qui s'élèvent peu à peu et par degrés à l'émotion, au tragique. Dans le cœur de l'héroïne, l'amour lutte, contre les instincts de vertu, de pureté et de dévouement. Violette Mérian immole son bonheur au devoir qu'elle s'est créé et d'où naît, pour elle, une infinité de souffrances. Cependant l'auteur n'a pas voulu que le sacrifice s'accomplisse jusqu'au bout, et le dénouement est une réhabilitation de la destinée.

LOUISE D'ALQ.

Instituteur à un élève :

—Il ne faut pas que tu viennes à l'école tant que ta mère ne sera pas guérie de la picotte.

L'élève.—Il n'y a pas un brin de danger. Elle ne me donnera pas la picotte.

Instituteur.—Comment cela ?

L'élève.—C'est une belle-mère. Elle ne me donne jamais rien.

* *

Un digne montréalais, en promenade à la campagne, demande des renseignements sur l'administration du village :

—Votre maire porte-t-il les insignes de sa dignité ?

—Les insignes, qué qu'est qu'ça ?

—Eh quoi ! une chaîne autour du cou.

—Ah ! Seigneur ! non. Il n'est pas dangereux du tout. On le laisse rôder en liberté.



La Croix déposée sur le tombeau d'Edmond Lareau, tribut d'hommages du Club National son ancien président



SOUVENIRS DU 21 JUIN 1891



ELON que nous le promettons dans notre précédent numéro, nous offrons cette semaine à nos lecteurs quelques-unes des principales vues et scènes de la grande et belle démonstration du 21 juin dernier au cimetière de la Côte-des-Neiges.

C'est dû au ciel nébuleux, à la lumière blafarde de ce jour-là et à la gêne absolue pour agir et disposer les instruments photographiques que laisse, en de telles occasions, une foule intraitable, plus qu'insensible à l'art, pour ne pas dire davantage, si les illustrations ne sont peut-être pas aussi claires et nettes qu'on aurait pu le souhaiter. Néanmoins, elles ont cet immense avantage, qu'offre le système de photogravure, d'être absolument exactes et naturelles et donnent une idée précise des choses, qu'apprécieront également ceux qui n'ont pas eu le plaisir de les voir et ceux qui en ont été témoins.

Tant au nom des lecteurs qu'en notre nom personnel nous devons des compliments et mille grâces à l'artiste qui a su faire si bien, en des circonstances aussi défavorables, M. J. N. Laprès, (*)

(*) M. Laprès tient à la disposition de ceux qui lui en feraient la demande de très bonnes photographies montées de toutes ces vues et scènes que nous reproduisons, 208, rue Saint-Denis.

le photographe à la mode de la rue Saint-Denis, déjà si avantageusement connu.

En première page se dresse le monument des Patriotes, après la décoration.

Vers trois heures et demie de l'après-midi, lorsque la procession, à la fois triomphale et funéraire, déboucha dans le cimetière par la grande entrée centrale, sous les yeux des vingt-cinq ou trente mille spectateurs présents, des deux chars portant les innombrables couronnes le premier se rendit au pied du monument Duvernay, un peu plus haut sur le plateau, et le second vint se ranger près du monument des Patriotes. Les échelles furent bien vite dressées autour du gigantesque obélisque qu'entourait une garde d'honneur, on fit la chaîne, et à peine chaque couronne était-elle enlevée du char, passant par les mains de celui qui proclamait, aux applaudissements de la foule, les noms de l'illustre donataire et du généreux donateur, qu'on l'apercevait déjà accrochée aux flancs du monument. Se détachant voyantes par leurs couleurs plus vives sur le fond de cette masse grise, toutes ces couronnes que balançaient légèrement la brise, comme un prêtre officiant l'encensoir, semblaient laisser s'exhaler à la mémoire des braves l'encens de la reconnaissance d'un peuple les acclamant.

C'est ce joli spectacle que reproduit notre gravure. Nous renvoyons ceux qui voudraient de plus amples détails sur le monument des Patriotes dont il est ici question aux notes complètes publiées dans le MONDE ILLUSTRÉ, il y a quelques semaines, par un écrivain patriote qui fait autorité en la matière, notre estimé collaborateur, M. G. A. Dumont.

Au monument Duvernay, la scène ne fut pas moins belle. On sait que l'association nationale Saint-Jean-Baptiste, qui s'est rendue propriétaire de ces deux monuments, avait fait inscrire en lettres

d'or, sur les quatre côtés de celui-ci, tous les noms de ses présidents décédés, depuis cinquante-sept années qu'elle existe. Avec Duvernay, Viger, Morin, Chauveau, Courfois, Meilleur et les autres, ont eu leurs noms couronnés à la grande journée du 21 juin, comme l'œuvre de tous ces francs Canadiens ne saurait manquer de l'être en ses résultats. Ici encore, la décoration se fit rapidement, sous la direction des hauts dignitaires de la Société Saint-Jean-Baptiste, et pendant qu'une milice d'honneur montait la garde.

Parmi les couronnes offertes au monument Duvernay on en remarquait une présentée par la *Minerve*, le plus vieux journal français de Montréal, à son fondateur, Ludger Duvernay. Et le directeur actuel du journal, l'hon. sénateur Joseph Tassé, assistait au triomphe de son aïeul et précurseur en journalisme, le père de notre grande société nationale.

Pour clore la cérémonie, le clergé vint en corps bénir, à l'un et l'autre monument, les couronnes déposées, et réciter les prières des morts sur ces tombes vénérées. M. l'abbé Sentenne, P.S.S., curé de Notre-Dame de Montréal, officiait, assisté des révérends MM. Bédard, P.S.S., et Laurier.

Nous donnons aussi une vue du monument de ce patriote convaincu, de cet écrivain distingué qui fut J.N. Bienvenu. On y aperçoit les couronnes magnifiques qu'y ont fait déposer, le 21 juin, le journal la *Patrie*, de Montréal, les clubs politiques National et Letellier, à l'œuvre desquels Bienvenu a été intimement mêlé.

Le monument [de sir George-Etienne Cartier, tel que représenté, se dresse sur un des plus hauts sommets des buttes du cimetière. C'est un des plus dignes ornements de la vaste nécropole. Le buste du grand homme, coulé en bronze par notre artiste canadien-français, Philippe Hébert, et ressemblant au possible, surmonte une colonne de granit où on lit ces mots : "A mon père," "A ma sœur." Symbole de son élévation encore plus grande dans la mort que de son vivant, Cartier dort là son dernier sommeil, aux côtés d'une de ses filles chéries, sur les hauteurs de ce Mont-Royal, au pied duquel se sont déroulées de si brillantes phases de sa vie.

Une clôture de fer entoure le monument et les portes en sont ornées de l'écusson de Cartier, surmonté de sa noble devise : "Franc et sans dol."

Par un malencontreux hasard notre artiste n'a pu se trouver à temps pour photographier la splendide couronne, déposée, le 21 juin, par les soins du Club Conservateur de Montréal, sur la tombe de son plus illustre patron.

Deux de nos croquis reproduisent les chars portant les couronnes, tels que décorés par M. Breton, le fleuriste de la rue Ste-Catherine. Tout le monde a remarqué le bon goût qui avait présidé à leur aménagement. Chaque char était traîné par six chevaux magnifiques, gracieusement mis à la disposition des organisateurs par deux de nos compatriotes, MM. Hurteau et Pariseau. La garde indépendante Salaberrey accompagnait le char des Patriotes et la garde indépendante Ville-Marie le char Duvernay. La belle tenue de ces corps a servi beaucoup à rehausser l'éclat de la démonstration, tout comme le concours de la brigade du feu de Montréal.

La première gravure en tête de la double page représente l'entrée du cimetière de la Côte-des-Neiges que tous les touristes et les étrangers admirent. La Fabrique de Notre-Dame l'a fait édifier, ces années dernières, au coût important de dix mille piastres, sur les plans et devis de MM. Perrault et Mesnard, architectes. Cela complète l'effet de notre grand cimetière du Mont-Royal, un des plus beaux, de l'aveu de tous, et des mieux situés qui soient au monde.

On trouvera plus loin une dernière gravure se rapportant à la série du 21 juin. C'est une croix magnifique déposée sur la tombe du regretté Edmond Lareau, juriconsulte distingué, écrivain de marque, politicien intègre, décédé l'année dernière à la fleur de l'âge, pendant qu'il tenait, à l'Assemblée Législative de Québec, le mandat du comté de Rouville.

Ce tribut d'hommages avait été offert par le Club National de Montréal, dont Lareau fut naguère l'un des plus brillants présidents.

Nos lecteurs ne nous tiendront pas mauvais compte, nous l'espérons de ce que nous nous sommes permis de remettre sous leurs yeux toutes ces images funéraires, eu égard au souvenir glorieux qu'elles rappellent.

Il fait toujours bon savoir se retremper aux exemples du passé et nous ne jugeons point qu'il en soit de plus fortifiants que ceux de ces hommes de cœur qui ont dépensé au service de la Patrie, les uns toutes les gouttes de leur sang, les autres toutes les énergies de leur vie !

Fritz Saint-Ehne

CONTES DE MON VILLAGE
(Récits d'Alsace)

II

LE PORTRAIT. — HISTOIRE DE LISBETH

C'est toujours resté comme un beau coin de ciel bleu dans les souvenirs de ma jeunesse.

Aujourd'hui encore, aux jours de mélancolie, (nous en avons tous, parce que tous, nous avons souffert) il me suffit de jeter les yeux sur la photographie qui occupe, dans un superbe cadre de maroquin rouge, la place d'honneur, à ma table de travail, pour que toutes mes idées noires s'envolent à tire d'ailes. Il se fait alors en moi comme un apaisement soudain. Quel merveilleux portrait ! J'étais même jusqu'à me persuader qu'une bonne fée d'autrefois a bien daigné le toucher de sa baguette magique. Mais comme je ne suis plus enfant pour croire un mot de toutes ces vieilles histoires que nos grand-mères nous contaient pour nous endormir, voici l'explication que je me suis donnée de cet étrange phénomène :

Lisbeth était la fille d'une brave femme de chez nous, qui habitait, là-haut, une petite cabane sous les roches, à deux pas de la forêt. Ils n'étaient pas riches, tant s'en faut, et même, depuis que le père les avait plantés là, — le lâche — et était parti pour l'Amérique, on avait bien souvent connu le martyr des longs jours sans pain.

Ma mère m'envoyait une ou deux fois la semaine leur porter un plein panier de provisions. Il faisait si bon, là-bas, sous les roches bien chaudes ; la forêt y était si belle et puis aussi ces remerciements pour les restes de notre table que j'apportais, parlaient de deux cœurs si sincères, que je m'oubliais parfois tout le jour à jouer avec la petite Lisbeth.... Mon Dieu ! qu'elle était gentille, cette enfant de douze ans, au regard un peu triste, comme ceux dont la jeunesse fut toute de privations et de rudes labeurs ! Avec quelle douceur elle me remerciait pour ces bonnes provisions que je lui montais là-haut ! Je dois vous dire que bien souvent il y avait pour elle, au fond du panier, un morceau de gâteau parfumé que ma mère me donnait pour mon dessert, et auquel je ne touchais pas.

Voilà comment Lisbeth devint ma première amie.

Quelles bonnes journées nous avons passées ensemble, Lisbeth, dans la bruyère fleurie de ton petit jardin ! Te rappelles-tu le chariot que je t'avais construit ? Comme notre bon ami Fritz t'y voiturait avec orgueil. Et le jour où le grand Frédéric, avec sa bande de mauvais gueux, avait résolu de jeter bas notre maisonnet de feuillage, te souviens-tu de la façon peu courtoise dont je le reçus et quels coups de poing lui mirent sa méchante figure en pièces !.... Oh ! oui, je m'en souviens, Lisbeth, et c'est là pourquoi ton portrait, qui orne ma table de travail, dans le beau cadre de maroquin rouge que je lui ai donné, me fait, chaque fois que j'y porte les yeux, la sensation bienfaisante d'un beau coin de ciel bleu....

* *

Il faut maintenant que je vous conte l'histoire

de mon portrait et la façon dont je l'ai là, comme une relique de ma jeunesse et de tous les bonheurs de ma vie.

Ces belles années d'insouciance avaient passé comme un rêve. Nos yeux devinrent tout à coup moins gais et je ne sais quelle crainte et quelle timidité naturelle nous éloignaient l'un de l'autre. Lisbeth ne me souriait plus de son bon ris joyeux d'autrefois, et lorsque je montais là-haut mon panier de provisions, un grand trouble se faisait en elle. Moi-même je n'osais presque plus la regarder, mon trouble étant aussi grand que le sien : tout cela parce que nous avions eu quinze ans à Pâques-fleuries !....

* *

C'est de la fête de cette année-là (mon Dieu ! que c'est loin) qu'il date, ce vieux portrait, bien primitif, tout fané comme ces roses que nous conservons dans le fond de nos tiroirs. Mais il a gardé comme elles le parfum de notre jeunesse, et ce parfum-là, voyez-vous, rien ne l'enlève jamais tout entier.

Comment un photographe avait-il eu la témérité de s'aventurer dans nos montagnes, je n'en sais rien. Le fait est que son "salon" (il appelait cela un salon, le malheureux !), avec ses étalages de portraits, appendus de chaque côté de la porte, était bien fait pour tenter de jeunes paysans comme nous. Dès midi, je n'y tenais plus : ma mère m'avait précisément donné une belle pièce de quarante sous et me voilà parti.... J'allais donc me faire photographe !....

Comme je jetais un dernier coup d'œil sur l'étalage, pour en apprécier sans doute le mérite artistique, j'entendis tout à coup derrière moi une petite voix très douce, que je connaissais bien :

— Vous allez vous faire "portraitureur," monsieur Jean ?

C'était Lisbeth, souriante, toute heureuse de sa petite jupe rouge, de son corselet bleu de ciel et de ce grand nœud alsacien qui la faisait mille fois encore plus jolie.

— Eh ! Lisbeth, tu vas entrer avec moi : nous allons nous faire photographe et tu auras ton portrait, tiens, comme celui-là. Veux-tu ?

— Oh ! monsieur Jean, je n'oserais jamais.

— Allons, viens.... ce n'est pas fête tous les jours.

* *

Et nous étions entrés. Nous posâmes, l'un à côté de l'autre, avec tant de grâces et de naturel, paraît-il, que le photographe fut émerveillé de son œuvre.

Chacun de nous eut le sien, et voilà l'histoire de mon portrait.

Quant à celui de Lisbeth, qui était bien plus beau que le mien, je ne sais trop pourquoi (un malin tour de photographe sans doute), qu'est-il devenu ? Qu'est-elle devenue elle-même ? On m'a dit qu'elle était morte de chagrin, il y a quelques années : c'est l'histoire de beaucoup de jeunes filles de mon village qui ont épousé des ivrognes....

Pauvre Lisbeth !....

J. B. Chabrian

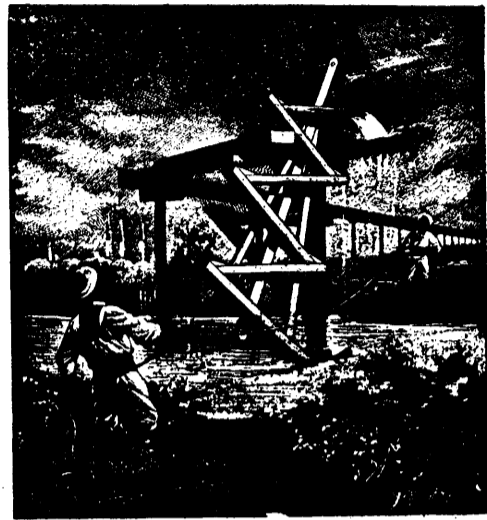
Bruxelles (Belgique), 1891.

PHYSIQUE

MACHINE OSCILLANTE POUR ÉLEVER L'EAU

En Egypte, où l'irrigation des terres a été pratiquée sur une grande échelle depuis la plus haute antiquité, les inventeurs se sont de tout temps ingénies à trouver des machines pour élever l'eau. Quelques-unes sont si simples que les peuples les plus primitifs et les moins civilisés les trouvent. D'autres montrent un génie inventif qui, aujourd'hui même nous étonne. Chacun connaît la vis d'Archimède, un cylindre creux parcouru par une auge enroulée en spirale.

Le shadoof égyptien est une machine à élever l'eau, machine si simple que de tout temps elle fut en usage, non seulement en Egypte, mais presque dans tous les pays du monde. Une autre machine tout aussi simple, quoique moins ancienne, consistait en un auget assez long, dont l'une des extrémités était fixée par un pivot au-dessus du niveau de l'eau. L'extrémité libre, manœuvrée à bras d'homme, était alternativement plongée dans l'eau, puis élevée. L'eau tombait alors dans une série de rigoles qui la conduisaient dans les champs environnants.



Machine oscillante pour élever l'eau

Notre gravure représente un élévateur oscillant fort simple et fort ingénieux qui, par son principe, se rattache à la machine précédente. Dans le lit de la rivière est enfoncée une forte poutre, à l'extrémité supérieure de laquelle s'attache une charpente verticale pouvant osciller autour de son point fixe. De chaque côté de cette charpente sont disposés six augets droits, à l'exception de l'inférieur, qui se relève à son extrémité libre ; ces augets s'ouvrent tous les uns dans les autres. Pour bien comprendre le mécanisme de cette machine, nous allons suivre le chemin parcouru par l'eau puis le bas jusqu'au sommet.

L'eau puisée par le premier auget, au moment où il s'abaisse, descend jusqu'au fond à mesure que l'extrémité libre de cet auget se relève et passe dans la seconde rigole. Pendant la seconde oscillation, l'eau est retenue dans cette seconde rigole par une soupape qui l'empêche de retomber dans l'auget inférieur ; elle passera dans la troisième rigole, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, qui la déversera dans un petit aqueduc.

Les deux séries d'augets sont disposées en sens contraire, si bien qu'à chaque oscillation une certaine quantité se trouve montée, et, les oscillations étant assez rapides, le courant est continu. Cette machine oscillante est fort simple et d'une construction facile ; un seul homme pourrait à la rigueur la faire fonctionner. A deux, le travail se fait plus régulièrement et plus facilement.

— Donnez-moi, s'il vous plaît, un exemple du vide.

L'élève. — Les caisses de l'Etat.

* *

Guibollard rencontre sa belle mère au Jardin des Plantes, près de la cage aux singes.

— Tiens, dit-il, comme ça se trouve, nous voilà en famille !

* *

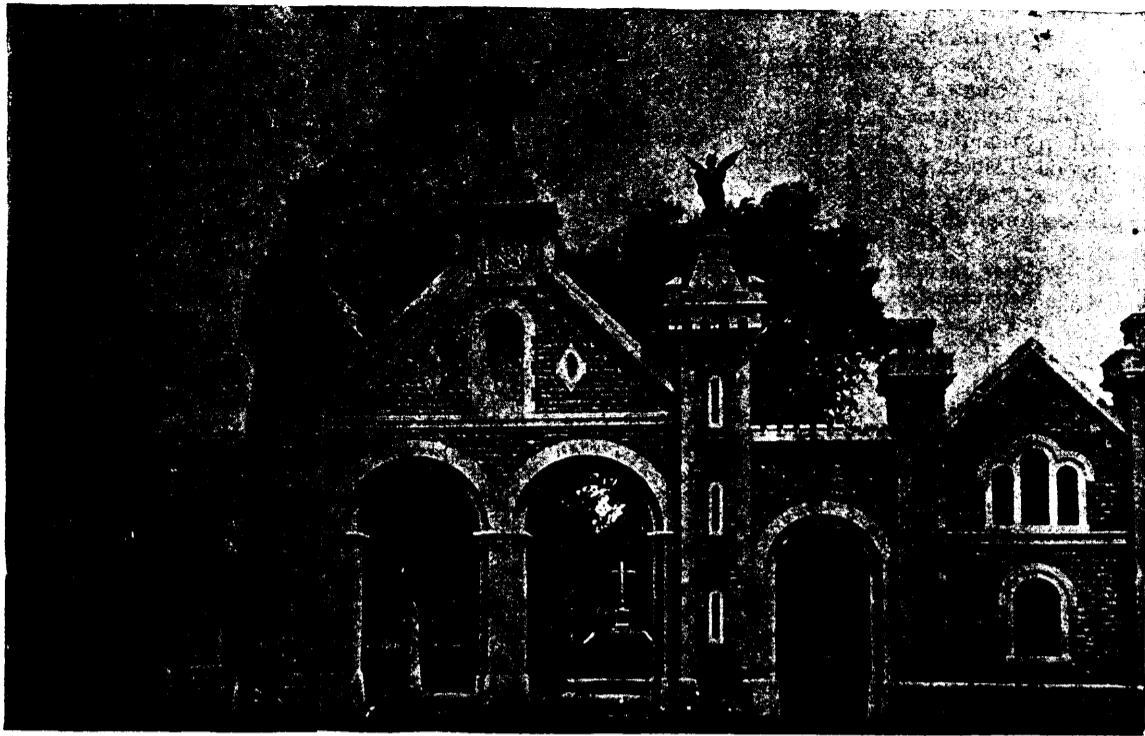
Au cercle :

— Vous allez bien, mon cher Z... ?

— Non ! je suis un peu souffrant.

— Pourquoi ne voyez-vous pas votre médecin ?

— Ah ! c'est que j'ai peur qu'il ne me découvre une maladie sérieuse ; et alors, vous comprenez, il faudrait me soigner !



Entrée du cimetière



Char triomphal portant les o

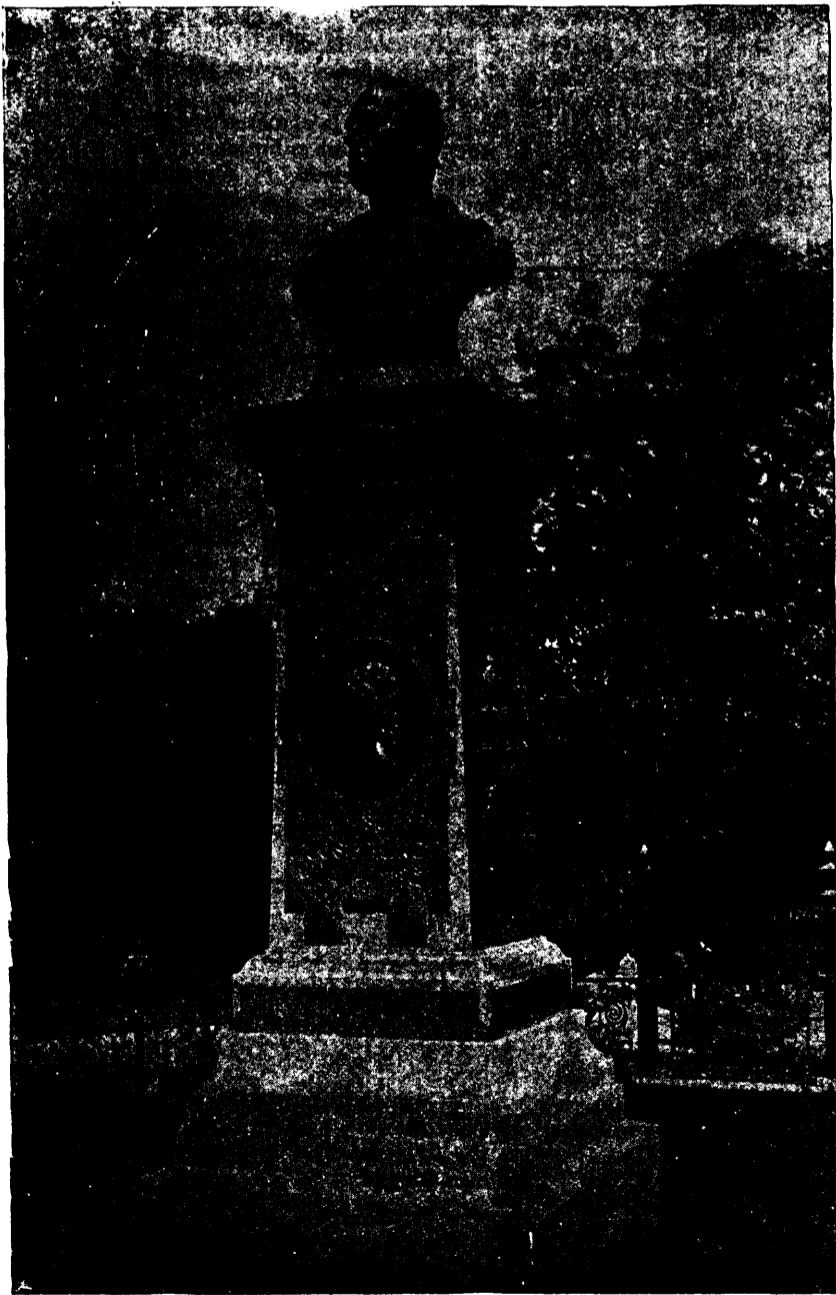
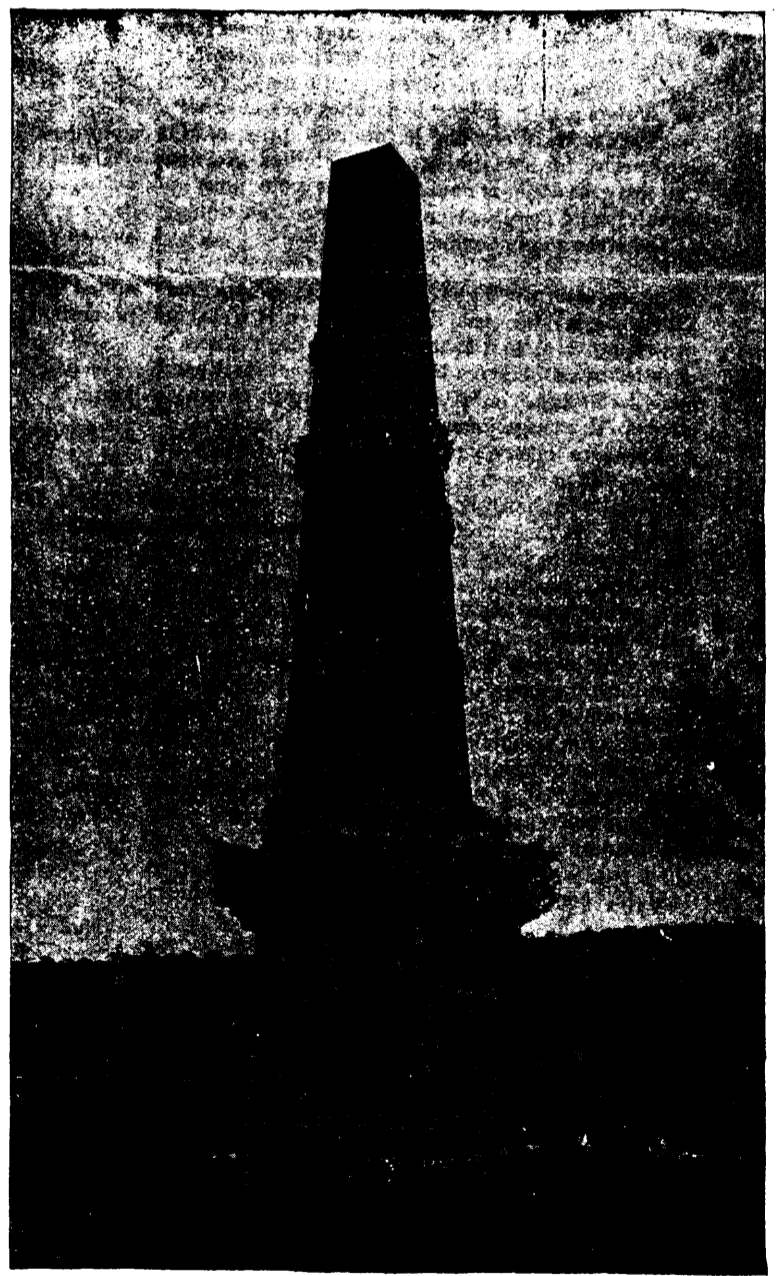


Photo Laprès

Le monument de sir George-Etienne Cartier

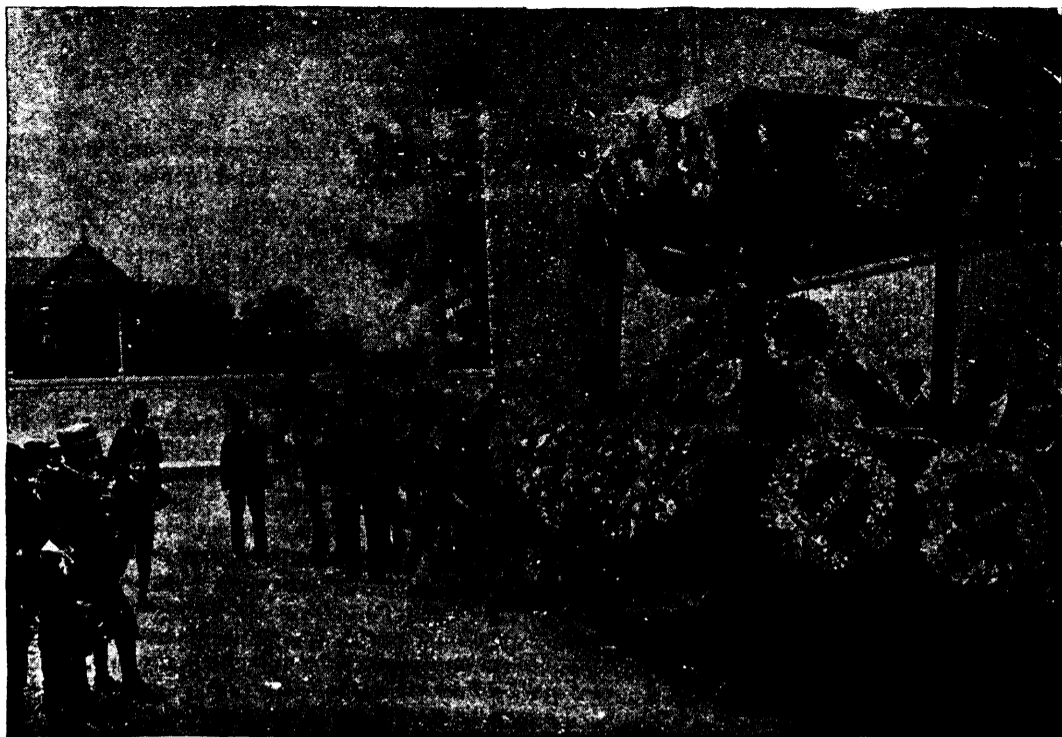


Vues du monument Duvernay après la d

LA GRANDE DÉMONSTRATION DU 21 JUIN



Les couronnes offertes au monument des Patriotes



Char triomphal portant les couronnes offertes au monument de Duvernay



La déposition des couronnes (côté est et ouest)



Monument de J. N. Bienvenu

Photograv. Armstrong

AU CIMETIÈRE DE LA COTE - DES - NEIGES

LES BÊTES CURIEUSES

UN SINGE QUI PARLE

C'est le pithèque, un singe très sociable et très doux, plein de malice et d'esprit. Par l'aspect autant que par l'intelligence, il se rapproche étonnamment de l'homme dont il a les pieds, les mains et le visage. Sa chevelure est divisée en deux par une raie irréprochable et il porte des favoris très corrects. Sa main est si bien faite qu'on pourrait la ganter. Un bourrelet de poils blancs fait à son cou flexible comme un col rabattu. Il se dandine volontiers sur une branche de bambou coquettement effeuillée comme un pshutteux sur une canne de Verdier. Le naturaliste Allent a souvent rencontré des pithèques qui portaient à la main des feuilles de palmier et s'en servaient pour chasser les moustiques. Ces ingénieux quadrumanes avaient donc découvert l'éventail.

* *

Les pithèques habitent, comme l'homme primitif, un rocher abrupt et creux, situé habituellement dans une position à peu près inexpugnable. Là, dans cette forteresse commune, ils vivent très tranquillement de blé, de maïs, de toutes sortes de fruits qu'ils vont, en troupe, dérober dans les jardins.

Mais quelles précautions sages ne prennent pas ces singes rusés avant d'aller aux provisions ! L'un d'eux monte sur une éminence d'où il découvre tout le paysage, tandis que cinq ou six pithèques, réunis en patrouille, font, en silence, le tour du rocher dont ils visitent tous les coins et recoins.

Si, du haut de son observatoire, la sentinelle n'a vu personne, elle jette un cri bref et sonore qui est le signal d'une sortie générale, effectuée aussitôt par gambades excentriques et joyeuses.

Les singes s'en vont en maraude par rangs silencieux et serrés, et la sentinelle ne quitte son poste que lorsque la bande est partie en campagne ; mais elle ne cesse d'explorer le voisinage, et si un danger surgit elle jette aussitôt un grand cri mélancolique que tous les échos répètent.

* *

C'est alors une débandade générale, un sauve-qui-peut universel. Sautant d'arbre en arbre avec une agilité vertigineuse, tous ces pillards disparaissent dans la montagne, abandonnant à travers champs les fruits qu'ils ont payés aux colons... en monnaie de singe.

On dirait, en voyant fuir ces étranges maraudeurs, une troupe de petits nègres échappés d'une plantation.

Ajoutez que les mères portent sur leur dos trois ou quatre petits, fardeau capricieux et sautillant qui ne les empêche pas de se dérober à la poursuite vengeresse des colons.

Si la troupe des maraudeurs est surprise par la négligence de la sentinelle, les pithèques la tuent d'abord, se sauvent ensuite. Il n'a pas siégé longtemps, le conseil de guerre ; une raclée foudroyante et justice est faite.

Parlons de l'ingéniosité du pithèque : ce moissonneur habile et rusé est en même temps un pêcheur très original.

Ce singe, un gourmet, est très friand de crabes et, pour les prendre, il a imaginé un moyen bizarre, qui fait le plus grand honneur à sa sagacité.

Ce moyen ingénieux, qui accuse une observation profonde et une appréciation très réfléchie du grand combat pour l'existence, mérite d'être raconté.

* *

Le pithèque se rend au bord des eaux, s'immobilise et se tait, attend. Au moment où le coquillage ouvre ses serres, le malin quadrupède y passe tout doucement le bout de sa queue et, fuyant à toutes jambes dès qu'il la sent serrée comme dans un étau, il entraîne avec lui sa victime, gagne son rocher où il arrache aisément sa proie de la coquille à l'aide d'un caillou que sa main adroite manœuvre comme un marteau. Le voici à table.

C'est son esprit de singe qui a mis le couvert. N'est-il pas vraiment curieux de voir une dizaine de pithèques emportant ainsi leur dîner à la pointe de leur queue et dépouillant leurs crabes comme on épluche des crevettes ?...

Le pithèque n'a qu'un défaut : l'amour des liqueurs fortes dont il s'abreuverait comme une éponge si, dans une domesticité indulgente, on lui laissait la clef des caves à liqueurs. S'il lui arrive parfois de se griser comme... un homme, c'est peut-être pour oublier la perte de sa liberté et les soucis douloureux de la servitude.

* *

Enfin, ce singe extraordinaire parle !

Il prononce très distinctement trois mots qui rendent ses diverses impressions : "chien-chien," "tarara" et "zouzou." D'après le naturaliste Allent, le pithèque dit "chien chien" pour avertir ses compagnons d'un événement heureux, tel que la découverte de graines savoureuses, de melons appétissants ou de crabes délicats. "Tarara," dit Marmol, est une expression de surprise ou de crainte, ou de douleur, quand la tribu des pithèques est en danger, quand la mère est captive ou que l'enfant est mort.

Le mot "zouzou," que le singe parleur module avec une douceur infinie, est une parole d'amour dont il charme, à l'ombre des palmiers, l'oreille ravie de sa compagne.

Trois mots qui reviennent sans cesse sur les lèvres presque humaines du pithèque, ce n'est pas un vocabulaire bien complet. Mais il ne faut pas être trop exigeant pour un singe qui, d'ailleurs, s'en contente et sait parfaitement ce qu'il dit. Songez que les sauvages de la Terre-de-Feu n'ont guère qu'une quinzaine de mots sur le bout de la langue.

FULBERT-DUMONTEIL

LA LEGENDE DE L'ARBRE DE JUDAS

I

Faux disciple, ami traître, rusé serpent rempli du venin de la cupidité, le cœur dur comme le roc, entièrement oublié de la bonté de son Maître, Judas résolu de commettre contre Lui la plus noire des trahisons, en le livrant pour une misérable somme d'argent aux mains de ceux qui avaient décrété sa mort. Plus tard, dévoré par les remords, le baiser par lequel il avait trahi Jésus léchant ses lèvres comme un feu dévorant, il erra à travers les rues de Jérusalem, ressentant jusque dans le fond de son âme tous les coups portés et les insultes amoncelées sur son Seigneur trahi. Finalement, les chefs de la synagogue, les scribes et les pharisiens, assemblés en jugement contre le Fils de Dieu, le firent conduire comme un vil malfaiteur devant le gouverneur romain pour recevoir Sa sentence de mort.

Mû par la voix accusatrice de sa conscience, Judas courut chez le Sanhédrin, et offrant aux grands prêtres les trente pièces d'argent, prix de sa trahison, il s'écria : "C'est le prix du sang innocent ! Prenez votre argent, et rendez-moi mon Maître !" Ses paroles furent reçues avec mépris et dérision. "Que nous importe ? firent-ils, Le marché est fait. Fallait y songer plus tôt. Garde ton argent. Retire-toi !" Transporté par une fureur aveugle, l'infortuné Judas jeta l'argent à leurs pieds ; et répondant aux protestations des membres du Sanhédrin par une volée de malédictions, il s'éloigna de cet endroit détesté. L'apôtre sans foi, qui avait vu tant de pécheurs reçus par Jésus-Christ—Madeleine, pardonnée en un instant pour ses nombreuses offenses ; la femme Samaritaine, au puits de Jacob, convertie en un moment ; la femme adultère pardonnée sur un simple regard,—craignit de se jeter sur la miséricorde du Christ, qui allait mourir pour tout le genre humain. Au lieu d'imiter le repentir de Pierre, dans le désespoir de son âme, il trouva la vie un fardeau insupportable, et se hâta vers sa destruction par le moyen d'une mort ignominieuse.

II

Non loin de Jérusalem, près du jardin de Géthsémani, s'élevait sur le penchant d'une colline un arbre couvert d'un épais feuillage de couleur vert sombre. La brise agitant ses branches semblait faire écho aux railleries de la multitude, les échos de la trompette proclamant que Jésus était condamné à mort. Un homme en démence, les cheveux hérissés, courait ça et là, comme effrayé de son ombre ; écoutait avec une pénible attention le bruit mélancolique du vent passant à travers les feuilles, sonnait à ses oreilles comme le cliquettement de pièces d'argent.

Soudain cet homme rugissant comme une bête fauve, arracha le cordon qui entourait sa tunique, courut vers l'arbre, attacha un des bouts de la corde à une branche, faisant un nœud coulant avec l'autre, il y passa sa tête, et l'instant d'après il se balançait haut dans l'air. Les branches de l'arbre se refusaient de soutenir le poids du malheureux Judas. Se tordant les unes contre les autres, elles tentèrent de déloger le traître disciple, jusqu'à ce qu'enfin, gonflé et convulsionné, son corps s'ouvrit et ses entrailles tombèrent sur le sol.

Quand un nouveau printemps arriva, et l'arbre auquel s'était pendu Judas s'épanouit, les fleurs, au lieu d'être blanches comme jadis, furent d'un rouge pourpre, émettant une odeur désagréable. Le sang du déicide avait taché l'arbre qui rougissait d'avoir porté un tel monstre ; et depuis ce jour ses fleurs se sont épanouies rouges. On le voit parfois dans quelques jardins, mais son odeur est dégoûtante, et chacun évite instinctivement son ombrage mortel. Personne ne l'admire ; tout le monde le fuit. On l'appelle l'Arbre de Judas.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pigeons aux petits pois.— Vos pigeons bien troussés, faites-les revenir et rôtir dans une casserole, avec des petits oignons blancs. Lorsqu'ils sont de belle couleur, mettez-y vos petits pois, sel, poivre, bouquet garni, et mouillez légèrement ; laissez cuire à petit feu ; puis, au moment de servir, vous donnerez meilleur goût en y mettant un peu de jus de rôti. Servez à sauce courte.

Conservation de la viande.— Vous qui venez toujours si efficacement à notre secours, dit à ma vieille tante une lettre arrivant de la campagne, enseignez moi donc un moyen pour conserver la viande pendant la chaleur de l'été ?

Et ma vieille tante nous donne vite ce moyen : Plongez votre viande, suivant la quantité, dans de grandes terrines ou dans des pots de grès remplis de lait caillé, ce qu'il est bien facile de se procurer à la campagne. Mettez un poids, une pierre ou autre chose sur la viande, afin de l'empêcher de surnager. Il faut qu'elle reste bien au fond.

La viande peut se conserver ainsi plus de huit jours. Au moment de s'en servir, on lave et on l'essuie ; elle est aussi bonne que la viande fraîche.

Le plum-pudding.— Tous les livres de cuisine contiennent la recette du plum-pudding, ce plat classique anglais ; en voici une nouvelle, beaucoup plus délicate, et qui convient généralement mieux au goût français :

Mie de pain très ordinaire, une grande tasse de lait, raisins de Smyrne et raisins de Corinthe (éplucher soigneusement les queues), quelques grains de raisins de Malaga (pépins ôtés), un jaune d'œuf, deux blancs d'œufs battus en neige, cinq morceaux de sucre de grosseur ordinaire, une cuillerée de rhum. Amalgamer le tout et verser dans un moule largement beurré.

Cuire au bain-marie pendant environ deux heures, jusqu'à ce que le gâteau ait pris consistance. Au moment de servir, faire bouillir pendant trois ou quatre minutes du beurre, du sucre et du rhum ; retirer du feu et lier cette sauce avec un jaune d'œuf.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 4 JUILLET 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

Marcelle devint d'une pâleur livide.

Elle porta les mains à son cœur pour en étouffer les douloureuses palpitations et d'une voix que l'émotion étranglait :

—Ma fille est là....

—Mais Marcelle, cette émotion pour vous.... Elle ne l'écoutait pas.

Tête baissée, les mains en avant, poussée par une invincible force, elle courait, droit devant elle, ouvrant les portes avec violence.

—Mon Dieu !... mon Dieu !—murmura-t-elle, en s'arrêtant à la porte du petit salon du rez de chaussée,—mon Dieu ! j'ai assez souffert, n'est-ce pas.... J'ai assez subi d'épreuves.... Faites que ce soit vrai.... n'est-ce pas ! Faites que ce soit elle !....

Brusquement elle ouvrit la porte du petit salon, et interdite, elle s'arrêta sur le seuil.

Au bruit de la porte, la Petite-Mai avait tressailli, et elle s'était dressée, comme mue par un ressort, se rencognant derrière un rideau.

—Mon enfant !... Ma fille !

Ces deux cris partirent avec un accent déchirant....

Marcelle s'était élancée.

Dans ses bras elle prit la Petite-Mai.... et la serra contre son cœur avec une frénésie passionnée.

Mais, de même qu'avec Fédor, l'enfant se débattit avec violence.

Pauvre créature ! malheureuse déshéritée ! les quelques mots, les quelques syllabes incohérentes qu'elle était parvenue à apprendre, malgré l'odieuse Irma, étaient sortis de sa mémoire durant son long séjour dans les bois.

Les dernières tortures surtout, la claustration complète, la séquestration ignoble, au fond de la glacière, les longues, interminables heures de désespérance, tout ce nouveau martyre avait-il altéré sa raison ?....

On aurait pu le croire.

Toujours est-il qu'à l'aspect de la comtesse dont le visage bouleversé et contracté par l'émotion terrible et la suprême angoisse qui l'agitaient, la Petite-Mai s'était de nouveau effrayée, ne sachant point ce que pouvait lui vouloir cette femme au visage livide, aux yeux étincelants et qui s'était élancée vers elle les bras étendus.

Durant ses entretiens avec le comte et Marcelle, Romain s'était bien gardé de dire un mot de l'état abject d'ignorance, de mutisme, dans lequel la jeune fille avait été tenue pour satisfaire cette haine froide, raisonnée, toujours inassouvie, de Fabrice Dementières et d'Henriette.

Lorsque Marcelle avait pressé Romain de ses questions, lui demandant tous les détails sur le compte de cette enfant, l'être grossier et trivial s'était toujours borné à répondre : " Elle vous ressemble comme deux gouttes d'eau ", et il avait été impossible d'obtenir de lui autre chose, si ce n'est : " Dame ! elle ne parle point.... elle ne dit rien ! Je ne causais pas avec elle.... "

Ni la mère, ni le père ne pouvaient donc supposer un seul instant en face de quelle affliction ils allaient se trouver, le jour où l'enfant leur serait rendue.... Et rien n'avait pu leur donner l'idée qu'un autre martyre allait commencer pour eux.

Marcelle s'était reculée. Puis, maintenant, elle revenait doucement vers la Petite-Mai, les mains tendues.

—Vous lui faites peur, madame,—fit Jules Raisin qui, les larmes aux yeux, assistait à cette

scène. Elle est sauvage.... voyez-vous.... Elle n'a jamais vu personne.

Marcelle eut un nerveux mouvement d'épaules :

—Que me dites-vous là, Jules !.... Elle ne peut avoir peur de sa mère.

" Sa mère !.... " Ce mot divin, ce mot sacré, n'avait jamais frappé les oreilles de la Petite Mai !....

Elle ne pouvait comprendre ce qu'il voulait dire !....

Elle ne savait pas qu'en le prononçant Marcelle lui disait :

—Je suis celle qui t'a mise au monde, celle qui t'aime par dessus tout, celle qui, pour toi, avec joie, subirait les plus cruelles douleurs pour te les épargner.... Et toi, ma bien-aimée, tant, tant pleurée, tu es la chair de ma chair, le sang de mes veines, le sang de mon cœur !.... Tu es tout ce que j'aime, tout ce que j'adore.... Tu es.... ma fille !.... mon enfant !

La Petite-Mai, aplatie contre la tenture, rencognée dans un coin, demeurait immobile.... Un frisson s'était emparé d'elle.... Un sentiment inconnu, qui lui causait une cruelle souffrance, commençait à pénétrer en elle, à l'agiter....

La pauvre ne pouvait l'analyser, ce sentiment douloureux, tant il était intense, tant il la troublait !....

Et cette expression de folie, cette lueur hagarde, qui frappait si cruellement à l'aspect de la jeune fille, prenait d'instant en instant, dans ses grands yeux noirs une intensité plus violente.

Mais Marcelle ne pouvait se rendre à l'évidence.

Elle se retourna à plusieurs reprises.

Et Fédor comprit, avec ce tact suprême qui était une de ses qualités maîtresses.... Il gênait Marcelle, lui et Jules Raisin l'importunaient.

La mère eût voulu pour un instant être seule avec sa fille

Fédor adressa un imperceptible signe à Jules Raisin.

Et tous deux sortirent sur la pointe du pied.

Marcelle ne les avait pas entendus.

Mais lorsqu'elle se retourna encore, avec un mouvement d'impatience dont elle n'était pas maîtresse, elle laissa échapper un soupir de satisfaction en se voyant seule avec son enfant.

Disons un mot de l'état dans lequel se montrait la Petite-Mai pour la première fois devant sa mère.

Ses longs cheveux embroussaillés roulaient en longues mèches autour de ses épaules, lui couvrant le front et une partie du visage.

A tout instant la jeune fille les rejetait en arrière d'un mouvement nerveux, mais ils retombaient aussitôt pour être rejetés encore.

Pour tout costume, elle portait une robe de méchant droguet gris, qui s'en allait en l'air ; une méchante chemise de la plus grosse toile se déchirait autour de son cou nu.

Nus également les bras, sortant des manches effiloquées du droguet.... les plus allongés, minces, les pieds patriciens de Marcelle, que les longues courses à travers bois n'avaient pu déformer, étaient nus aussi.

C'était l'état le plus lamentable, le vêtement le plus sordide, rendu plus douloureux encore à la vue par cette fin d'hiver....

Le cœur de Marcelle se serrait douloureusement.

Elle se leva et appela " Fédor !.... Fédor " en ouvrant la porte.

Fédor, accompagné de Jules Raisin, était aux écoutes.

—Eh bien !—demanda-t-il ?

—Elle se calme. Elle s'apaise.... La pauvre enfant !.... Elle ne savait point ce qu'on lui voulait.... Elle était folle de frayeur.... Mais Fédor.... Vous allez la voir !.... Elle est jolie comme un amour !.... Elle me sourit !.... Venez ! Mais venez donc !....

A l'aspect de Fédor, l'enfant tressaillit, et son brusque mouvement d'effroi la reprit.

Mais Marcelle revint à elle, l'enlaça, la caressa de nouveau, en lui disant :

—Je te le répte : c'est ton père !.... Ah ! mon aimée !.... Il était aussi malheureux que moi, va !.... Regarde-le.... Tu lui ressembles aussi....

Mais, maintenant tu n'as plus peur, n'est-ce pas ? Tu comprends bien que nous ne voulons pas te faire de mal.... Alors, parle-nous.... réponds-nous.... dis-nous que tu vas nous aimer comme nous t'aimions alors même que tu n'étais pas là, près de nous, que nous t'avions perdue....

La Petite Mai recommença le même geste.

Elle porta les mains à son cou, à ses lèvres.... des sons inarticulés s'échappèrent de ses lèvres, et effrayée de son impuissance, de grosses larmes roulèrent de ses yeux sur ses joues devenues aussi pâles que celles de sa mère.

—Miséricorde !—murmura Marcelle d'une voix sourde—cette enfant est muette !.... Muette ! Et aussi, n'est-elle pas folle !.... Mon Dieu ! je n'ai donc pas assez souffert !.... Je n'ai donc pas assez versé de larmes !.... Vous savez cependant si j'ai pleuré !....

Muette !.... Un frisson de terreur venait de traverser le cœur de Fédor !....

L'enfant l'était elle réellement ?

Les misérables qui l'avaient enlevée avaient-ils ajoutés une infamie à tant d'autres, avaient-ils mutilé cette innocente créature ?....

Fédor Stroganof résolut à l'instant d'en avoir le cœur net.

—Marcelle,—dit-il,—je vous laisse avec elle.

Et il sortit emmenant Jules Raisin.

Alors la mère s'agenouilla devant son enfant.... Elle l'attira à elle, lui parlant doucement, la conjurant encore.

La Petite Mai pleurait, mais ne pouvait répondre.

La comtesse sonna alors sa femme de chambre, et Sonia apparut.

Marcelle lui demanda divers objets de toilette.

Et la voilà, un instant plus tard, peignant les longs cheveux de sa fille, lui lavant le visage, les mains, la cajolant et la dorlotant avec une joie fébrile.

Mais entre temps elle s'arrêtait, lui disant toujours d'une voix tremblante :

—Parle-moi !.... Réponds-moi, ma chérie !.... Mon aimée !.... Parle !.... dis quelque chose si tu ne veux pas désespérer ta mère....

Enfin elle s'arrêta, dans ses caresses, et prenant les mains de la Petite-Mai dans les siennes, plongeant ses yeux dans ses yeux :

—Voyons !—dit-elle—écoute-moi !.... Parle-moi !.... Tu ne peux pas.... Non, tu ne peux pas,—la jeune fille la regardait de ses grands yeux désespérés.—Voyons !.... dis comme moi, mère ! Non.... plus doux encore, dis.... " maman "....

La Petite-Mai fit un effort et ses lèvres finirent par prononcer les dix syllabes en les espaçant :

—" Ma.... man ! "

—Mais elle n'est pas muette ! s'écria Marcelle avec transport,—elle peut parler !....

Et la serrant avec un transport fou dans ses bras, elle mêla ses larmes brûlantes à celles de l'enfant, qui, en proie à une crise nerveuse, se renversa sur le canapé.

L'émotion était trop violente....

Tout le cœur, si neuf, si endormi jusque-là de la Petite-Mai, se réveillait soudainement.

Sa sensation nerveuse, les angoisses inconnues auxquelles elle était en proie, la jetaient dans un affolement indicible.

Son intelligence engourdie, en ce qui touchait du moins à la vie morale, s'agitait en elle, sursautant soudain et la soumettant à une véritable torture.

Les larmes pressées, brûlantes se succédaient sans cesse et inondaient maintenant son visage.

Et bientôt ce trouble passionnel devint tellement nerveux qu'elle fut prise d'un spasme, porta les mains à son cœur en poussant un cri douloureux, en laissant échapper une sorte de râle et perdit connaissance.

—Mon enfant !.... s'écria Marcelle, mon enfant ! je l'ai tuée !.... Elle va mourir !.... Oh ! mon Dieu !

Elle mit la main sur le cœur de la pauvre inanimée.

Elle dut se rassurer aussitôt, les battements étaient faibles, mais ils se faisaient sentir encore.

—De l'air !.... de l'air !....—fit Marcelle en courant à la fenêtre et en l'ouvrant toute grande.

En même temps, elle appelait à l'aide, et Sonia se montrait encore.

—De l'eau, des sels...—demandait Marcelle agenouillée devant le corps inanimé de son enfant...

Des aspersion d'eau froide aux tempes, des inhalations forcées de sels firent frissonner la Petite Mai, sans la rappeler tout d'abord à la vie.

Marcelle avec une vigueur dont elle ne se sentait pas capable traîna le divan jusqu'au bord de la fenêtre.

L'air vif arrivait du dehors... l'air assaini par les émanations des grands sapins et des mélèzes du parc.

A cet instant, un bruit de voix se fit entendre venant du dehors.

Un bruit de pas, et la porte du petit salon s'ouvrit !...

Louchard, Romain, accompagnés par Fédor et Jules Raisin se montrèrent sur le seuil.

Au moment où le comte Stroganof laissait Marcelle seule, en tête à tête avec Fleur-de-Mai, Fédor avait dit à Jules Raisin :

—Fais atteler, cours au chalet de la Hairelle, tu ramèneras ici M. de Kersaint et son ami.

—Il ne faut leur parler de rien ?...

—Non, je veux leur laisser toute la surprise et voir quelle impression leur causera notre réussite et leur échec.

—Ah ! pour ce qu'ils ont fait pour ça, — avait dit Jules, — bien sûr qu'ils ne se sont point foulés les côtes.

Promptement, Jules Raisin avait obéi à l'ordre qui venait de lui être donné.

Et au chalet de la Hairelle il avait trouvé Louchard en compagnie de Romain.

Ce dernier commençait à s'ennuyer furieusement.

Le voisinage de Vernon ne lui inspirait que de la défiance.

De plus, son ami et chef de file devenait de jour en jour de plus en plus sombre et ne lui disait pas un mot des projets qu'il roulait le long du jour dans son esprit...

Il était bien évident qu'à force de s'occuper d'autre chose, — une chose inconnue d'ailleurs à Romain, — Louchard était en train de faire manquer la belle affaire qui traînait avec le châtelain des Souches.

—Tout ça, — répétait Romain, — ça finira par nous jouer un vilain tour... c'est bien sûr... Cette gueuse d'Irma finira par s'apercevoir que je rôde autour d'elle, et elle mangera le morceau et me dénoncera...

Il avait essayé de quelques humbles remontrances, mais Gaston Louchard l'avait envoyé promener.

Il se demandait donc à cet instant comment il pourrait faire pour lâcher son ami et complice.

Jules Raisin se montra.

—M. le comte vous demande, — dit-il aux deux gredins, — vite ! vite !... c'est très pressé, paraît-il.

Et quelques minutes plus tard, grâce à un galop forcené, Gaston et Romain arrivaient aux Souches.

Fédor voulait obtenir des renseignements sur la Petite-Mai.

Romain l'avait connue, avait vécu de sa vie pendant plusieurs mois, Romain réussirait peut-être à faire parler la jeune fille, tout au moins dirait-il ce qu'il savait d'elle...

Et Romain, — introduit par le comte, — pénétra le premier dans le petit salon japonais.

Au même instant la Petite-Mai ouvrait les yeux. Son premier regard rencontra celui de Romain. Romain son bourreau !...

Romain, qui, sanglante, inanimée, l'avait laissée pour morte sur le carreau de la Glandière.

Elle crut !... oui, elle crut qu'il venait la reprendre...

Elle crut qu'elle avait été trompée une fois encore.

Que les caresses de sa mère n'étaient qu'une infâme duperie, une comédie pour la faire tomber dans un nouveau piège.

D'un mouvement brusque, elle se dressa sur ses pieds.

Echappant aux bras de Marcelle qui l'enserraient, elle bondit d'un irrésistible élan jusqu'à la fenêtre

qu'elle enjamba, et se jetant à corps perdu dans le parc, se mit à courir devant elle affolée...

—Arrêtez-la !... Pour Dieu !... arrêtez-la, criaient Marcelle.

Vains efforts...

On courut... ce fut un indescriptible émoi, les gardes, les serviteurs fouillèrent le parc en tous sens.

—Ne lui faites pas de mal surtout, — criait Marcelle.

Une dernière fois, Fédor aperçut la Petite-Mai bondissant par-dessus les crêtes lierues du mur du parc.

Et ce fut tout...

Toutes les recherches furent inutiles.

Fleur-de-Mai s'était une fois encore enfuie !

QUATRIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DE LAURIAC

I. — LA MI-CARÈME

—Ohé ! Panonceau !...

Pour la centième fois peut-être ce cri se répétait, cette nuit-là, dans le grand foyer de l'Opéra, au bal de la Mi-Carême.

Il était poussé par un homme d'une quarantaine d'années, au visage banal et déjà bouffi, encadré de favoris d'un blond vague.

Ses gros yeux gris, bon enfant, erraient à droite et à gauche, éclairés ce soir-là par une ébriété grivoise.

Vêtu d'un habit noir défraîchi, démodé, râpé comme son pantalon, il était coiffé d'un chapeau à haute forme cabossé, à rebrousse-poil, ne tenant sur son occiput que par un prodige d'équilibre.

A cet instant, il représentait bien ce type de bon pochard immortalisé par les crayons de Gavarni, de Daumier et de Grévin.

—Ohé, Panonceau !...

Tout en sondant les groupes de cet œil vague, inquiet et satisfait tout à la fois, de l'homme qui a laissé des semblants de raison au fond d'un nombre indéfini de verres, il monologuait à mi-voix :

—Je crois pourtant que je l'ai bien traité, le frère !... Je lui ai payé un de ces petits dîners ! Ça m'en fait, toc ! toc ! toc !... dans la cervelle ! Mais ça n'était pas une raison pour me lâcher.

—Ohé ! Panonceau !

« Heureusement que j'ai hérité de ma tante Lucile !... Ma bonne tante Lucile !... qui m'a laissé dans les cinq mille de rentes, ce qui fait que... moi aussi, je vais pouvoir faire comme lui... Et acheter une... étude... »

—Ohé ! Panonceau !...

« Sale grigou !... Oui ! c'est un sale grigou ! Il l'a toujours été, d'ailleurs ! Parce que s'il m'a lâché, ça n'est du tout parce qu'il s'est égaré dans la foule !... On ne peut pas se perdre avec une hure comme ça... »

Mais le bonhomme occupé à chercher son ami n'était pas au bout de ses peines.

A force de l'entendre crier : « Ohé ! Panonceau ! » des habits noirs, des femmes, des masques s'étaient mis à faire comme lui.

Et bientôt, d'un bout du foyer à l'autre, les « Ohé ! Panonceau ! » retentirent.

—Allons bon ! — fit notre pochard, — tout le monde s'en mêle... Si dans cinq minutes je ne l'ai pas trouvé, je l'appelle par son vrai nom, tant pis pour son étude.

Présentons notre personnage au lecteur.

Léonce Chabourin, nous l'avons dit, avait dépassé la quarantaine.

Il tenait l'emploi de maître clerc dans l'une des études les mieux achalandées de Paris, chez maître Famchon.

Il était marié, père famille, et menait chiche vie, sa femme ne possédant qu'un revenu des plus modestes, bien supérieur encore à celui de son mari, celui-ci n'ayant rien de ses propres.

Une tante, Lucile Chabourin, étant venue à passer de vie à trépas, suivant la dure loi de na-

ture ; elle n'avait pas eu le temps de déshériter son neveu et venait de laisser à celui-ci un peu plus de six mille livres de rentes, une véritable fortune.

Or, deux jours avant la petite scène du bal de l'Opéra, la porte de l'étude de Me Famchon, avoué licencié, s'était ouverte, et un singulier petit homme, tout de guingois, demi-bossu, à la bouche de travers, aux yeux en bisquencoin percés comme par une vrille, était apparu sur le seuil.

Léonce Chabourin qui grossoyait à cet instant leva brusquement la tête et s'écria en se levant aussitôt :

—Tiens ! ce bon Forcière !... Cet excellent Arthur !...

Il tendit les deux mains au nouveau venu...

Celui-ci répondit à cette effusion en offrant le bout de ses doigts.

Dans cette poignée de main restreinte, on devinait l'homme arrivé ; dans son regard, celui de parvenu à pauvre, de chien repu à chien pelé.

Léonce Chabourin avait parfaitement compris que son ancien camarade de collège tenait à conserver sa distance.

Arthur Forcière était maître d'une étude, il était avoué.

Son étude était petite, mesquine, au fond d'une petite ville de province.

Peu achalandée, il lui fallait de grands efforts pour la faire suer quelque argent, ce dont se chargeait Arthur, car il aurait tondu un œuf...

Mais enfin, on l'appelait « Maître Forcière, » il était marié à une grosse dondon, grêlée comme une écumoire, mais pourvue d'une dot présentable.

Léonce Chabourin, froissé de cet accueil glacial, résolut aussitôt de donner une leçon à son copain.

—Tu ne peux te figurer, — lui dit-il, — combien je suis heureux de te revoir... d'autant plus que j'ai un conseil à te demander. Ma tante Chabourin est morte, elle m'a laissé son bien... Moi aussi je désire acheter une charge... Tu ne connaîtrais pas quelque chose de ton côté ?...

La figure simiesque de Forcière se mit à grimacer de la façon la plus aimable.

Métamorphose complète. Il flairait une affaire.

Léonce ajoutait :

—Veux-tu venir dîner avec moi samedi ?

—Comment donc ! ce cher Léonce ?... Ce vieux camarade... Je crois bien que je l'accepte ton dîner... et avec le plus grand plaisir. Nous causerons de ton affaire... J'ai différentes choses à te proposer... Tu n'oublieras point ton vieux copain, et si tu traites par mon entremise, tu me donneras certainement une petite commission.

—Tout ce que tu voudras.

Arthur Forcière était d'un harpagonisme rare, légendaire, proverbial, dans la petite ville de Breigny où il tenait sa charge, et dans tous les environs.

Sortir de l'argent de sa caisse, de sa poche, lui causait une cuisante douleur, il semblait qu'on lui arrachât la peau.

Aussi sa laideur par trop prononcée, — il était petit, bombé, pour ne pas dire bossu, la figure tout de travers, comme sa personne, la bouche tordue et menaçant constamment de lui enlever un bout d'oreille ; — et également sa ladrerie le rendaient-elles peu sympathique.

Aussi, quand il tenait un client, l'écorchait-il au sang.

La proposition de Léonce Chabourin ne pouvait lui être que très agréable. Il se perdait en d'interminables remerciements.

Enfin, quand il eut épuisé toutes les formules de reconnaissance :

—Maître Famchon, mon excellent confrère, est-il là ?

—Dans une seconde il sera à toi !... Ah ! au fait ! Mais j'y suis, je sais le pourquoi de ta visite. C'est toi qui es chargé de l'affaire de Lauriac.

—Oui !... oui ! tu as deviné.

—Eh bien ! mon gaillard, ça va te rapporter de jolis honoraires.

—Heu ! heu ! — fit Forcière en souriant, ce qui lui donna une vague ressemblance avec une noix de coco sculptée, — quelques petits avantages... Je l'espère du moins, mais il y a une grosse responsabilité.

—Ah ! tais-toi donc !... Par ce temps-ci, avec

le progrès, l'électricité, les chemins de fer, je voyagerais avec des millions dans ma poche.

Disons en peu de mots que M. Arthur Forcière était reçu quelques instants plus tard par Me Famchon, et que les deux amis prenaient rendez-vous pour le lendemain au soir au passage de l'Opéra.

On l'a vu, Léonce Chabourin avait bien fait les choses.

Il avait arrosé son ami de deux bouteilles de Moët, qui avait fait luire dans l'esprit de celui-ci une idée lumineuse.

—Dis donc,—avait-il dit à son ami, les yeux émerillonnés, lorsqu'au dessert il sablait sa dernière coupe,—dis donc, c'est aujourd'hui la Mi-Carême !... Si nous allions au bal masqué ?...

Léonce était au moins aussi lancé que son camarade.

Il déclara l'idée fameuse... Tout justement, la fatalité a de ces hasards,—un journaliste se trouva là tout à propos,—un ami de Léonce,—il avait deux entrées qui allaient être perdues...

Se mettre en habit noir et se rendre à l'Opéra, légèrement avancés, tel fut l'emploi de la soirée des deux camarades.

Une fois là, dans la foule, Arthur Forcière s'empressa de perdre le plus vite possible son amphitryon.

Dans son accès d'ébriété, Léonce Chabourin ne parlait-il pas de faire la partie complète, et de souper à la sortie du bal, et en cabinet particulier encore !...

Dans un premier élan de folie et d'amour propre, Forcière avait pris un engagement à la légère.

Comprenant qu'en bonne conscience, Léonce Chabourin lui ayant offert un très copieux dîner fin, lui ayant procuré un billet de bal, ne pouvant avoir tout le temps la main à la poche, Arthur s'était laissé aller jusqu'à dire, en brandissant un bras au-dessus de sa tête :

—Eh bien ! je paierai le souper !...

Ce dernier mot mettait peine à se faire jour ; non pas tant parce que Forcière avait la langue épaisse que parce qu'il venait de se la mordre jusqu'au sang, comprenant vaguement, à travers les fumées du Moët, l'énormité de son imprudence.

Léonce Chabourin avait pris la balle au bond, se gardant bien de laisser échapper une si bonne aubaine.

Et avec une tendresse due tout entière au champagne, il avait pris Forcière par le cou en lui disant :

—Eh bien ! ça c'est gentil !... c'est grand ! c'est généreux ! c'est noble !... Parce que d'ordinaire tu es un peu grigou... Mais ça !... payer à souper... en cabinet... ça répare bien des choses... Aussi... tu verras... Si j'achète une charge de ton côté... je ne t'oublierai pas, va, mon bon Arthur, je te ferai faire des affaires...
Arthur Forcière regrettait de plus en plus son imprudente promesse.

Timidement, il demanda à son ami :

—Et combien ça me coûtera-t-il cette orgie ?

—Oh ! en allant doucement, n'est-ce pas, parce que... tu me rendras, je pense, cette justice que nous avons crânement bien diné... En ne faisant pas de folies, avec un petit billet de cent francs, tu en verras la farce.

—Cent francs !...

Le cri du patient auquel on vient d'arracher une dent peut donner une faible idée du douloureux aboi poussé par Arthur Forcière.

Cent francs !... Donner cent francs !... Les laisser, sortant de sa poche, dans un endroit quelconque !... Mais jamais la possibilité d'un pareil acte de folie furieuse n'avait pu luire dans son cerveau !

Aussi se promit-il bien aussitôt de ne pas tenir sa parole.

Dans cette fête, toute en dehors des convenances sociales,—c'est ainsi que s'exprimait Arthur,—ce dernier avait une horrible peur d'être compromis.

Et il avait exprimé ses craintes à son camarade. C'est alors que celui-ci avait eu la lumineuse pensée de lui octroyer un pseudonyme.

—Je ne t'appellerai point par ton nom,—lui avait-il dit,—si nous rencontrons des amis... On

ne sait jamais... ces histoires-là, ça se colporte, ça se répète, ça finirait par venir aux oreilles de ta femme.

—Oh ! ça serait épouvantable !... Je crois qu'elle mettrait le feu à la maison...
—Donc, je prendrai toutes les précautions les plus minutieuses... Je t'appellerai "Panonceau."

—Parfait ! parfait !
Et Arthur s'était fendu la bouche d'une oreille à l'autre, tant il trouvait cette idée de l'appeler "Panonceau" désopilante !

Mais une fois dans le temple de la folie,—tousjours comme le disait Arthur,—il s'était empressé de lâcher outrageusement son compagnon, le plantant là tout net, en se promettant bien de le fuir comme la peste, dans la crainte que celui-ci ne lui présentât ce billet à ordre du souper auquel si follement il avait souscrit.

Il avait été entendu que si Panonceau et son ami se perdaient, ils se retrouveraient tout auprès de l'orchestre.

Fatigué de chercher à cette place. Léonce était venu au foyer, espérant y trouver son ami qu'il voulait maintenant à toutes les divinités infernales.

Voilà pourquoi, de toutes ses forces et à tout instant, il poussait le cri de : "Ohé Panonceau !" cri que la foule répétait de tous les côtés, et qui commençait à exaspérer terriblement Chabourin, qui désespérait de retrouver son ami.

Mais comme, pour la centième fois peut-être, il remontait le foyer dans toute sa longueur, il laissa échapper une exclamation joyeuse.

Panonceau était à dix pas de lui, en train de parler avec animation à deux messieurs bien mis qui l'encadraient à droite et à gauche.

Léonce Chabourin ne fit qu'un saut jusqu'à son lâcheur.

—Eh ! Panonceau !... C'est comme cela que tu m'attends devant l'orchestre !

—Je t'ai cherché... Je t'ai cherché... répliqua Panonceau avec embarras, mais j'ai trouvé ces deux messieurs qui m'ont reconnu bien que je n'aie pas l'avantage de les remettre, et ils m'exposent toute une série de choses excessivement intéressantes... Il s'agit d'affaires... Et tu comprends bien, n'est-ce pas, mon bon, que les affaires...
Chabourin enfonça son chapeau sur sa tête, en chantonnant le vieux refrain d'Offenbach :

Les affaires sont les affaires (bis)
Et les plaisirs sont les plaisirs (bis).

Et il reprit alors :

—Il ne s'agit pas d'affaires, il s'agit de souper... Tu m'as promis de me payer à souper... je ne connais que ça... moi... On a une parole ou on n'en a pas.

Panonceau fit une moue dédaigneuse.

—Tu as encore faim ! Toi !... Moi ! Je te l'avoue !... Après ton excellent dîner, il me serait impossible de me faire avaler une bouchée de quoi que ce soit, quand on m'ouvrirait la bouche avec un couteau.

—Allons ! allons ! toujours des exagérations ! On toujours de la place pour une aile de perdreau truffé !...

—Mâtin,—répliqua Panonceau avec aigreur,—comme tu y vas ! toi... Un perdreau truffé !...
—On ne soupe pas tous les jours... il est entendu que nous faisons des folies...
—Tiens ! fit Arthur Forcière en ayant l'air de faire un sacrifice,—veux-tu que je te paie quelque chose ?

—A souper.

—Mais non ! mais non ! Puisque je te dis que je n'ai pas faim.

—Mais on n'a pas besoin d'avoir faim pour souper.

—Non ! je t'offre un petit cognac.

Les deux messieurs, en habit noir, qui escortaient Panonceau, n'avaient pas perdu un mot de ce dialogue, bien qu'ils eussent eu l'air de se ranger à l'écart.

Le plus petit, qui eût été très joli garçon sans une couture rouge qui lui cinglait en deux la joue gauche, le plus petit s'avança et vint à bout, d'un

mot, des résistances forcées que Forcière était bien décidé à opposer à la réalisation de son imprudente promesse.

—Mais, mon cher maître, si vous vouliez nous faire l'honneur, à mon ami La Glandière et à moi, d'accepter mon modeste souper au Café anglais, nous serions réellement très enchantés de faire la connaissance de monsieur votre ami, qui a l'air d'un compagnon aussi spirituel que distingué.

Léonce Chabourin ne se récria point de cet encensoir qu'on lui cassait à brûle pourpoint sur la figure.

Il salua à diverses reprises, en tirant fortement le pied en arrière, geste que Panonceau se mit immédiatement à imiter, en répondant :

—Très certainement, ce n'est pas de refus... Mon ami m'a offert à souper... en retour d'un dîner assez... turf que je lui ai payé ce soir, mais j'avoue que je souperais malgré cela très volontiers.

—Voulez-vous avoir l'obligeance de nous présenter à monsieur votre ami,—fit aussitôt le premier des deux gentlemen.

Et Panonceau prononça les noms des deux inconnus.

—M. le vicomte de Kersaint,—dit-il,—M. le baron de la Glandière.

Et il nomma ensuite son ami Léonce Chabourin, maître clerk chez Me Famchon, le grand avoué parisien.

—Oh ! oh ! —répliqua aussitôt le vicomte... Maître clerk chez Me Famchon !... mais c'est une position des plus importantes. Tout le monde sait bien que ce sont messieurs les maîtres clerks qui dirigent les études tandis que leurs patrons se croisent les bras et que ce sont les dépositaires des secrets et des fortunes de nombre de grandes familles.

Léonce Chabourin se rengorgeait fortement. L'affaire était enlevée. Ces quatre habits noirs allaient souper ensemble en cabinet particulier.

Comment Gaston Louchard et son ami Romain se trouvaient-ils au bal de la Mi-Carême ?

Quel était l'intérêt de Fil-de-Soie, qui jamais n'agissait à la légère, en invitant d'une façon si pressante Arthur Forcière et Léonce Chabourin à souper ?...

Nous le saurons très certainement plus tard... Revenons seulement pour un instant à Louchard et à Romain, au moment où la pauvre Petite Mai, affolée par la vue de Romain, s'élançait à corps perdu par la fenêtre du rez-de-chaussée, et franchissant les haies et les murs du parc, se perdait une fois encore dans les bois des Souches.

Le désespoir de Marcelle avait été effrayant !... Cette enfant bien-aimée, tant pleurée, cette enfant qu'elle avait tenue dans ses bras, pressée sur son cœur, la perdre une fois encore ! n'était-ce pas horrible !

Elle l'avait vue !... Elle s'était assurée que c'était bien là sa fille !...

Et sombrer ainsi en arrivant au port !!!
Romain demeurait là abasourdi...

—Faut croire qu'elle a eu peur de moi,—répétait-il.—Je ne lui ai pourtant jamais fait de mal, mais ça lui rappelle sans doute son mauvais temps.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a environ 2,000,000 de tonnes de rails en service sur les chemins de fer du Canada ; pas une livre de ces rails n'a été faite en Canada.

—Il y a un accroissement de demandes dans les États de l'est pour l'orme gris du Canada. On s'en sert pour meubles et pour imitation du noyer noir. On le vend usuellement de \$18 à \$20 sur chars à Buffalo.

—Le nombre des décès dus à l'ivrognerie est en Angleterre de 1,592. On suppose les résultats de l'intempérance comme suit : morts 1,592, fous 3,350, criminels, 6,140, malades 84,000, pertes de travail 7,000,000 liv. st.

—Un singulier cadeau de noces vient d'être fait par un père de famille russe à sa fille. M. Kornioff a commandé à une femme artiste dont le talent d'aquarelliste est célèbre à St-Petersbourg Mlle Losowskaïa, une série de peintures qui doivent recouvrir une robe de satin blanc.

EST CE LA PEINE D'AVOIR UN MARI ? —Telle est l'intéressante question de ferte la semaine passée par un journal anglais, la *Femme*, au plébiscite de ses lectrices.

Il résulte de la majorité des suffrages que, tout bien réfléchi, c'est la peine d'avoir un mari : raisons religieuses, physiologiques, sociales sont invoquées pour le prouver.

Une dame recommande le mariage comme ennoblissant le caractère de la femme par la souffrance qu'il lui impose — Non, dit une autre dame, ce n'est pas la peine d'avoir un mari si l'on peut s'en passer. Pourquoi perdre sa vie à étudier les phases du mauvais caractère d'un homme ?

Décidément le beau sexe a très mauvaise opinion de nous !

—La Floride a des fermes où on n'élève que des alligators. Le Wisconsin en a où on n'élève que des grenouilles. Un cultivateur de l'Illinois vient d'en donner une à cet État où on n'élève que des serpents... et à sonnettes encore !

La ferme, qui a seize hectares, ne produit pas autre chose que des serpents, mais elle en produit à profusion : terre à sonnettes de premier choix.

Le cultivateur n'avait jamais cultivé la terre avant de la prendre et depuis qu'il l'a n'a rien changé à ses précédentes habitudes. Toute son occupation consiste à capturer les crotales que ses traités l'obligent à livrer, à les tuer et à en recevoir le prix. Tel établissement pharmaceutique de Philadelphie lui en prend 250 par an.

C'est l'*Agriculture pratique* qui le dit sans révéler en quels ragôts de sorcières tant de dépouilles crotaliennes trouvent leur horrible emploi.

—La persécution des Juifs en Russie s'étend maintenant à tous les étrangers, particulièrement aux Allemands, aux Tartares et aux Polonais. Le prince Kuropatin, gouverneur général de Transcaucasie, a signé un décret par lequel il expulse tous les mécaniciens et autres employés engagés sur le chemin de fer Asie Centrale. En vertu du même décret on expulse tous les étrangers, excepté les Français. Parmi les Juifs expulsés de

Moscou, il y a plusieurs anciens soldats dont quelques-uns sont décorés de la croix St-George, la plus grande récompense qu'un soldat puisse obtenir en ce pays. Un grand nombre d'ouvriers qui ont servi comme soldats pendant le temps voulu par la loi, ont signé et adressé une pétition au Czar pour protester contre la persécution dont ils étaient les victimes, eux qui avaient risqué leur vie et qui étaient encore prêts à la risquer pour le service du pays.

On ne croit pas que cette pétition arrive jusqu'au Czar.

—La fin du siècle.

On se pose souvent cette question : quand un siècle commence-t-il et finit-il ?

Le premier siècle de l'ère chrétienne ne s'est terminé qu'à l'expiration des cent ans révolus, c'est-à-dire le dernier jour de l'an 100 ; le dix-neuvième siècle finira de même le 31 décembre 1900, à minuit.

En vertu de la réforme grégorienne apportée au calendrier de 1682, — que les Anglais n'ont admise qu'en 1752, et qui n'est pas encore adoptée partout, — le siècle, au point de vue du temps réel, finira — chez nous, au moins — à peu près exactement avec le premier jour de l'an 1900, mais il y aura cependant une petite différence.

Bien que les astronomes, pour arriver à la concordance la plus complète, aient décidé que les années séculaires (1800, 1900, 2000, etc.), ne seraient bissextiles qu'autant que le nombre obtenu en supprimant les deux zéros de la fin du millésime serait exactement divisible par 4, le vingtième siècle commencera officiellement cinq heures et demie plus tôt qu'il ne devrait en réalité, et le dix-neuvième continuera, d'après le temps solaire, jusqu'à environ cinq heures et demie du matin le 1er janvier 1901.

A L'ENTRAÎNEMENT

Un grand nombre de personnes qui se soumettent à un entraînement actif pour les sports nautiques feront bien de lire l'opinion de M. William Beach, champion des rameurs d'Australie, qui s'exprime ainsi : " L'Huile de Saint-Jacob m'a rendu les plus précieux services pendant l'entraînement. Elle est inappréciable pour les raideurs, les crampes, les douleurs et les efforts musculaires. J'en ai toujours une bouteille sur moi. Elle guérit le rhumatisme." Le nom de M. Beach fait autorité dans le monde des athlètes.

AVIS AUX MÈRES.—Le " sirop calmant de Madame Winslow " est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin " s'épanouit comme un bouton de fleur. " Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

N'IRRITE PAS ET RECONSTITUE

D'un usage très avantageux dans la pratique médicale, et très apte à être absorbé par les voies digestives et plus tard assimilé à l'économie, le *Vin au Quinquina Ferrugineux* de Morin n'irrite aucun organe et reconstruit en peu de temps les forces des personnes affaiblies par des pertes de sang, les privations, les excès ou les longues maladies.

Il guérit rapidement la chlorose ou faiblesse générale, les pâles couleurs, l'anémie, les pertes, les irrégularités ainsi que les accidents nerveux auxquels sont si souvent sujettes les femmes et les jeunes filles. Le *Vin au Quinquina Ferrugineux* de Morin s'obtient dans toutes les bonnes pharmacies.

D'OU VIENNENT LES COULEURS.— Les insectes, connues sous le nom de cochenilles, fournissent les ingrédients pour faire le cramoisi, le pourpre.

Un poisson, la " seiche ", distille la sépia. En effet, quand il se sent attaqué, il secrète un liquide opaque comme de l'encre, et cela pour se cacher. C'est au chameau que nous devons le jaune.

Des éclats d'ivoire, préparés d'une certaine façon, produisent le noir.

Cette couleur exquise, le bleu de Prusse, est faite, en fondant le déchet des sabots de chevaux, mêlés avec d'autres détritiques, au moyen du carbonate de potassium impur.

L'encre de Chine est faite avec du camphre brûlé.

Les Chinois seuls possèdent le secret et ne veulent pas le révéler.

Le blanc est obtenu par le zinc ; le rouge cardinal, par l'iodure de mercure ; le vermillon, par le cinabre.

L'ultramarine, une couleur excessivement rare provient d'une pierre " la lapis lazuli " très précieuse et atteignant des chiffres fabuleux.

Mais en voilà assez pour le moment.

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local ; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

" Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison, " écrit Mme. M. M. Lewis, de A. st., Lowell, Mass. " La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais. "

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit : " Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je pris de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement. "

Quand Mme. Geneva Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer l'

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix \$1 ; six flacons, \$5. Valant \$6 le flacon.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,
DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTÉE de NESTLÉ pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THOS. LEEMING & CIE., Seuls Agents

25, rue St-Pierre, Montréal
Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr. M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirop de Térébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

ÉCOLE

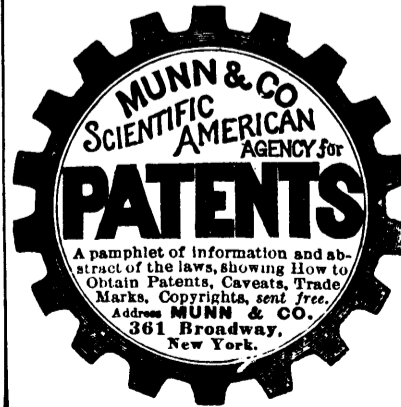
De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique
Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUENTIN,

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing how to obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK
Hôtel Lantelme
 40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A. St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC
Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
 Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

MONTREAL
RESTAURANT OCCIDENTAL
 121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND
 1634, Notre-Dame
 Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés,
J. P. MARTEL, Prop.
 Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
 Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
 ARCHITECTE
 Successeur de feu Victor Bourgeau
 12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
 Architecte et Mesureur
 897, RUE STE-CATHERINE
 Entre les rues Delorimier et Parthenais
 Montreal

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
 INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal Building,
 Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
 ARCHITECTES
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
 107, RUE SAINT-JACQUES
 Télé. Bell 1800 MONTREAL

D. J. LABONTE
 CHIRURGIEN-DENTISTE
 253, RUE ST-LAURENT
 Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

A. HURTEAU & FRERES
 MARCHANDS DE BOIS DE SOIAGE
 22, rue Sanguinet, Montréal
 Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone
 Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
 Téléphone 140

G. MANN
 ARCHITECTE
 New-York Life Building
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS,
 LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
 1611, RUE NOTRE-DAME
 Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla l'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seuls emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
 Agents généraux pour le Canada.



COMMENÇANT LUNDI, 22 JUIN 1891
Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +*11.45 a.m., 4.15 p.m.
 †Portland, Boston, —*9.00 a.m., +*8.15 p.m.
 Toronto—*9.20 a.m., +*8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc. —*8.45 p.m.
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +*11.45 a.m.

Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, *9.20 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m., +*8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1.30 p.m.

St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. *8.30 p.m.

Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. +*8.45 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 5.45 p.m. +*8.15 p.m.
 Halifax, N. E., St-Jean, N. B. etc., *8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :
 Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Dimanche, seul.] et *10.00 p.m.

Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.

St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
 St-Jérôme, 5.30 p.m.

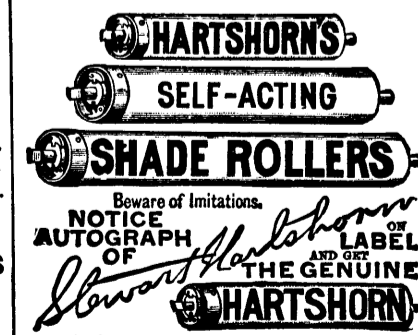
St-Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De St-Lambert

Chambly et Marrieville 9.00 a. m., se raccordant avec le train du Grand-Tronc de 8,30 a.m. de la gare Bonaventure.

Marrieville, St-Césaire, Farnham, 5.25 p.m. se raccordant avec le train du Grand-Tronc de 5.00 de la gare Bonaventure.

|| Samedis exceptés. † Tous les jours, dimanches inelus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.



Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

Voitures d'Enfants !

En JONC, AMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Mebles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour hommes

Tels que : Chemises et Cravates de haut goût. Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mouchoirs, Parapluies, etc.

BAS PRIX.

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres. Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
 Saint Eustache, P.Q.

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décrépitude précoce ? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
 Joliette, P. Q., Canada.

LAURENT LAFORGE BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos **HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.**

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

EMPLOYEZ LA

LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, le MASQUE et autres taches de la PEAU.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

BAUME NASAL

NE FAILLIT

JAMAIS GUÉRIT

RHUME DE CERVEAU ET

CATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soûdissantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (50cts. ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

BON
MARCHÉ SANS PRÉCÉDENTS
dans les
SOIES

Durant leurs derniers voyages en Europe, nos acheteurs se sont procurés des lots considérables de Soies Pongées et autres à de très grands avantages, de sorte que le public montréalais peut être assuré de trouver, à nos magasins, des marchés extraordinaires dans ce département.

LOT No 1.—Soies Pongées, pure soie, en noir et blanc, blanc et bleu et toutes les nouvelles couleurs.—Vendues 35c la vergé.

LOT No 2.—Une grande quantité de Surahs (pure soie) dans toutes les couleurs possibles.—Vendues pour 35c la vergé.

LOT No 3.—Surahs (pure soie), une ligne très spéciale par le bas prix. Nous pouvons donner cette ligne dans toutes les couleurs, noire pareillement. Largeur de 24 pouces. Vendues pour 50c la vergé.

LOT No 4.—SOIES NOIRES. En soies noires pour robes, nous offrons les plus grands avantages qui peuvent être offerts à Montréal. Toutes ces soies sont des manufactures les plus en renom et se vendent de 50c à \$1.00 la vergé.

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ
Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes
Les Villes et Villages
Importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques, étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE
sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour
Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York
Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marsailhou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
11c. pour les morceaux de 10c.
J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chatherine

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

'GRANDE REOUVERTURE DE L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabouilles
Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastre pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE
Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabouilles

6902

Quand vous vous préparez pour Pique-Nique ou Excursion, n'oubliez pas de vous procurer le

JOHNSTON FLUID BEEF
pour Sandwich, comme un substitut à la viande
DELICIEUX, ECONOMIQUE, NUTRITIF

Nouveautés du Printemps !!

J. R. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sutton & Tarkington, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT

POOKS FRIEND
BAKING POWDER

DE W. D. McLAREN
Est de la plus grande valeur

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
199 rue St-Jacques

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE
Revenu pour l'année 1890..... \$2,001,983 97
Sécurités pour les assurés..... 1,916,188 30

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES
ARTHUR ROGUE, Agent du département français.
J. H. ROUTH & Co., Agents généraux.
Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGE EN JUILLET 1891 le 1er et 15
\$134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10
Demandez les circulaires à
S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRE**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

PISO'S CURE FOR CONSUMPTION
Le Meilleur Remède pour la toux
En vente dans toutes les Pharmacies.

MUNN & CO SCIENTIFIC AMERICAN AGENCY FOR PATENTS
A pamphlet of information and abstract of the laws, showing how to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address **MUNN & CO.** 361 Broadway, New York.

THIS PAPER may be found on file at Sec. of Printing Bureau (25 Spruce St.), where advertising contracts may be made. See the NEW YORK

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué
L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE
Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895
Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.
Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. J. Emery
Commissaires
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers jurerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.
E. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensue.
L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.
MARDI, 14 JUILLET 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000
100,000 BILLETS DANS LA ROUE
LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
300 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,80
PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtièmes \$1;
Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout
IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les taxes, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.
Adressez: PAUL C. JNRAD, NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible
Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.
Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.
N'oubliez pas que la charte, actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.
La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.